

HENRY (CASSEVILLE)

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

- Thi-Nhi, autre fille d'Annam (1922), G. Crès
et Cie (*épuisé*) 1 vol.
- Sao, l'amoureuse tranquille (1928), G. Crès
et Cie (Collection « Le Beau Navire ») 1 vol.
- Sous le Signe de Bouddha (1930), G. Crès
et Cie (Collection « Le Beau Navire ») 1 vol.
- Nankin contre Tokyo (Berger-Levrault) 1 vol.

En préparation

La Ville aux Toits d'Or, roman.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
10 exemplaires numérotés sur papier de Chine

(PÉKIN)
VILLE ÉTERNELLE

MATTHEWS LEBRON
A. S. C. TEMPLE PRIZ

PARIS

FASQUELLE EDITEURS

11, RUE DE GRENNELLE, 11

Tous droits réservés
Copyright 1934, by FASQUELLE ÉDITEURS

Library (Batchelor) *11-17-4-1907* R. MARTEL

MATTHEWS LIBRARY
ARIZONA STATE COLLEGE
TEMPE, ARIZONA

A
MA FEMME

en souvenir de Hsi Chiao Hutung
H. C.

2033053

PÉKIN, VILLE ÉTERNELLE

I

LE CHARME DE PÉKIN

I

Pékin est pareil aux jolies femmes qui, trop vantées, déçoivent à la première rencontre. La réalité immédiate ne répond point à l'image créée par les descriptions enthousiastes. On pense : « C'est tout? je m'attendais à mieux! » Peut-être aussi ce réflexe résulte-t-il d'un orgueil inconscient, du dépit de n'avoir point découvert, comme un trésor caché, un charme nouveau aux beautés classées. Puis, le temps aidant, l'esprit s'apaise; les détails se révèlent, formant un tout de qualité, et l'on concède : « C'est vrai, elle est fort bien; mais je l'imaginais différente. » »

En Europe, Pékin déjà s'enveloppe de mystère. Le vocabulaire s'y prête, qui, quoique pauvre et malhabile à transformer en mots le sens subtil des caractères, ajoute à notre ignorance des choses lointaines : Ville interdite, Temple du ciel, Autel des Sacrifices; et les vieux noms chinois, aux consonnances de rêve, Peï Hai, Chien Men, Long Fu Tsel Un ciel bleu, des toits d'or et d'azur, des portiques de marbre, des portes monumentales et rouges, voilà l'image qui demeure dans l'esprit du passant! Et des Hong Kong, les éloges se précisent, sinon la description; à mesure que l'on monte vers le Nord, la splendeur de Pékin s'impose comme un dogme. « Pékin, oh! Pékin », chantent les banquiers du Bund qui, en vingt-cinq ans, n'y ont pas vécu huit jours. Pékin, ville sans « business », est pour eux la cité artistique, qu'intérieurement ils méprisent peut-être parce qu'elle ne fait vibrer aucune de leurs fibres sensibles, mais qu'ils admirent à haute voix, car il est de bon ton, entre deux marchés de change, de montrer que la puissance de l'argent confère aussi des privilèges esthétiques.

L'arrivée à Pékin est banale. La traversée des plaines du Chihli, que l'on vienne de Tientsin ou de l'Ouest, est sans joie pour les yeux : une terre jaune, parsemée de tumuli arrondis, des bouquets d'arbres, un horizon sans fin et sans lignes. A quelques kilomètres de la cité, quelques tours bouddhiques, minces et légères, aux toits super-

posés, aux bas-reliefs en ruines, s'élèvent du sol monotone. Puis des champs d'épandage, des maisons basses, le long des chemins creusés d'ornières. Dans le lointain, des fumées, des portes hautes et massives, percées de créneaux; d'une masse de verdure, un toit bleu et rond, couronné d'une boule dorée, surgit, étincelant sous le soleil. Une muraille noire, épaisse et prosaïque, que longe la voie ferrée, sinuense; des éclaircies, et les portes se rapprochent : blocs cubiques, aux toits étagés, trous de meurtrières; un rappel de moyen âge croulant. En trombe, le train passe devant Hatamen, dont la masse semblable écraser, un instant, la foule grouillante et les pousses rassemblés sous sa voûte. Enfin la gare de Chien Men, à peine moins triste qu'une gare allemande.

Le premier contact avec le sol de la ville céleste n'est point fait pour ramener le sourire sur des visages fatigués par un long voyage : une cohue de porteurs uniformément vêtus d'un bleu détrempé, de coolies-pousse, de boys d'hôtel, qui errent, crachent, se mouchent d'un geste antique et répugnant; des mendiants loqueteux qui tendent des mains lépreuses. Telle est la délégation que Pékin réserve à ses hôtes. Délivré avec peine de cette foule malodorante, le touriste parvient à se hisser dans un rickshaw démocratique ou dans une automobile américaine; quel que soit le mode de transport choisi, la route chinoise

offre immédiatement toute la gamme de ses plaisirs : cahots, arrêts brusques, bousculades, invectives aussi variées qu'incompréhensibles. Le pauvre étranger, dans son affolement naturel, ne peut que jeter un regard apeuré sur les deux portes de Chien Men et des toits jaunes qui flambaient. Un tournant, et la brève vision s'évanouit; la voiture roule sur un macadam sans rides; un silence austère règne. Des agents de police impeccables, de jaune vêtus, indiquent, d'un bâton blanc levé, la route libre; l'esprit retrouve le calme un instant perdu; puis la surprise agrandit les yeux. Un pavillon batave! une réplique d'un hôtel de la perspective Newsky; une banque américaine du style néo-corinthien; des toits rouges surmontés de campaniles donnent à un édifice une allure rhénane; un château du Brabant; une église mièvrément gothique; une chapelle florentine; un cottage anglais et sa pelouse verte. Tout cela entouré de murs hauts et sombres, parmi les arbres, et, au pied des escaliers, des lions de pierre, une patte posée sur une boule.

Quelques minutes de rêve, et, de nouveau, avec les cahots, réapparaît la cohue bruyante. Le quartier diplomatique, qui, comme les nations, a ses initiales, D. O., est franchi : sous-préfecture ignorée de la masse chinoise, et, pour elle, en ces temps républicains, une nouvelle cité interdite.

Un crochet brusque, pour éviter un tramway démodé et grinçant, et le coolie-pousse pose les brancards sous le péristyle de l'hôtel de Pékin, le plus laid mais le plus confortable des hôtels d'Extrême-Orient. De loin, avec ses cheminées qui fument, il évoque un transatlantique en panne.

Halte bienheureuse, où, dès le hall que trouble seul le ronronnement des ventilateurs, l'oreille se repose! Dans l'immense salle de bains, l'onde bienfaisante est prête, qu'indigne en souriant un boy à la longue robe blanche; de quoi effacer la poussière noire qui déjà a marqué son empreinte et cette odeur de graisse que respire l'odorat inaccoutumé.

L'impression première ne varie guère si, du large balcon de l'hôtel, on cherche à deviner l'aspect de la cité impériale. A la base du palace, des détritrus immondes souillent de vagues parterres sans fleurs; des mendicants crasseux, mêlés à une armée de coolies dont les poussettes sont alignés comme pour une revue, crachent, s'épouillent, et hurlent leurs lamentations, dès qu'apparaît un inconnu. Au delà de l'avenue, droite et presque entretenue, un glacis nu, longé par une piste où dès cavaliers soulèvent une poussière grise; plus loin, un large fossé que surmonte un mur épais, flanqué de bastions; un pont-levis ouvre une voie dans l'espace clos. Encore une vision de la ville étrangère, ceinturée

comme les châteaux-forts, mais qui atteste sa qualité moderne par des mâts de T. S. F., des drapeaux de nations civilisées, et des créneaux pour mitrailleuses.

Du sol s'élève un tourbillon noirâtre et monotone une odeur suspecte, un relent de pourriture. Des charrettes antiques trébuchent dans les ornières, traînées par des mulets décharnés; des brouettes lourdes grincent, poussées par un coolie vêtu de bleu, qui titube comme un homme ivre, entre les brancards, cherchant à vaincre les lois de la pesanteur.

Le contact avec la cité de légende s'exprime par un soupir désabusé.

II

Je suis monté, pour la première fois, sur le roof de l'hôtel par un matin de mai. La veille, le ciel était bas et noir; des nuages passaient, laissant s'égrener irrégulièrement de larges gouttes qui, sur la terre rennuée, s'étalaient en ronds humides; vers le soir, le vent s'était levé, arrachant aux arbres légers des plaintes timides et ramenant les étoiles. Et, au matin, un ciel pur, d'un bleu limpide et profond, sans être aveuglant, étendait très haut une voûte infinie; il en émanait une lumière si transparente que l'horizon semblait reculer au delà de la distance sensible à l'œil normal. C'est en des jours pareils que Pékin se donne.

Du haut du toit, toute la ville apparaît, dans ses innombrables détails qui forment un ensemble spontanément ressenti.

Un jardin immense penche sur la cité son vert feuillage; et, encloses dans un rectangle de murailles, une à une, les beautés surgissent au milieu des arbres. Tout près, la Ville Impériale, entre ses murs de sang, offre la splendeur de ses

toits jaunes qui, sous le soleil, sont des bains d'or en fusion; puis l'institut Rockefeller, d'un vert glauque, réplique honnête des palais impériaux; au delà, la Colline de charbon, monticule artificiel avec ses temples et sa pagode, au toit triple et bleu; les portes massives, Hatamen, majestueuse, rouge et verte, qui de ses trois étages domine le quartier diplomatique, mièvre à ses pieds, conscient de sa laideur; Chien Men, qui harrait jadis l'entrée de l'allée triomphale, faite de deux citadelles, l'une légère, aux toits verts superposés sur les murs rouges, l'autre massive, trapue à la base, avec ses rangées quadruples de meurtrières dans la pierre blanche et qui s'élève, s'annoyant, symbole gigantesque d'un guerrier prêt à frapper; Si Tche Men, lointaine et délabrée.

Au Nord de l'ensemble doré des palais qui reposent sur les terrasses de marbre, les lacs, d'argent dans la lumière; le Pei Haï et, couronnant sa montagne conique, une immense stupa bouddhique, imposante et grotesque, qui ne mérite que son surnom, « bouteille de Pippermint ». Des portes encore, la Tour de la Cloche, des pagodes élancées qui veillent sur des tombes. Dans le Sud, au delà du quartier diplomatique, au delà de la ville chinoise, banale, esclave jadis soumise, les toits ronds et azurés du Temple du Ciel qui, de loin, semblent narquer les tours éra-sées de Saint-Michel.

Vision trop riche de beautés se dévoilant de toutes parts! Le regard, ébloui par l'or des palais, la blancheur des marbres, les reflets du soleil sur le rouge des portes, s'en va chercher le repos vers l'Ouest, où les collines mauves dessinent, avec une netteté saisissante, un horizon dentelé qui se profile dans le ciel pur.

Pékin et son cadre donnent une impression de grandeur née à la fois de la nature et de l'œuvre humaine, qui se sont associées pour lui conférer son caractère de rêve. Pékin ne se présente point comme une grande capitale; vue d'en haut, c'est une forêt qu'animent les souvenirs demeures; la vie ne s'y devine point, et la cité impériale, morte maintenant, semble peupler seule l'espace que délimite l'enceinte; le reste apparaît comme un vaste parc, fantaisie fastueuse d'un Fils du Ciel.

Ce n'est que lentement — sans diminuer l'émotion première — et semble-t-il timidement, que les témoins des civilisations récentes osent apparaître : de hautes cheminées, des fumées mouvantes que sème un train en marche, des pylônes, des toits rouges trop hauts et trop neufs, le crissement des tramways sur les rails, des bâtiments sans style surmontés de coupôles bêtes, des dômes chrétiens. Des lignes droites et noires, laies modernes, indiquent les avenues. Mais tout cela est peu de chose, et, le regard fuyant la laideur, le cadre grandiose revit : masse claire

des arbres qu'illuminent les toits dont les teintes sont un hommage aux dieux, aux empereurs et aux princes; temples pour lesquels on bâtit des collines, afin, peut-être de rapprocher du Ciel les humains; portes gardiennes de la cité, belles comme la force de Gengiskan et de ses cavaliers tartares.

**

La beauté éternelle de Pékin est son ciel bleu. Les monuments s'effritent, montrant leurs dieux décapités, les tuiles des palais cachent, sous la poussière et les herbes folles, leur éclat; la lèpre rongé les laques, les bois durs et jusqu'au marbre des pailou; l'incurie des chefs éphémères laisse sombrer, au milieu de l'indifférence générale, les vestiges divins du passé. La vouôte céleste est invulnérable; le peuple cependant n'en est point orgueilleux; les peintres ne l'ont point célébrée, ni les poètes. Est-ce que l'habitude les aveugla? Ou bien la tâche a-t-elle semblé trop haute à des esprits terrestres? Il y a dans l'air une limpidité d'une richesse si simple, immatérielle, qu'aucun ton ne saurait la rendre. Sous ce ciel immaculé, léger et profond à la fois, une terre jaune sur laquelle se détachent les pins noirs; des collines dont les lignes, tracées au fusain, gardent leur netteté alors que les pentes sont noyées déjà dans la brume violette et transparente. Un mélange de couleurs qui se heurtent

sans se blesser; ainsi s'inscrit sur le fond du paysage la plaine pékinoise, avec ses monts changeants de l'aube au crépuscule, ses pagodes blanches, élancées, couronnées de jade, ses stupas lourdes comme des ventres féconds, ses pailou de marbre égarés dans les rizières, ses tours massives, d'ocre brun, au toit cornu, forteresses diminuées qui demeurent, sentinelles avancées, face aux routes qu'empruntaient les barbares.

Vision divine, où le ciel est roi, vers qui monte une poussière dorée.

**

C'est pour toute la joie visuelle et spirituelle qu'il m'a donnée que j'appellerai chef-d'œuvre le roof de l'Hôtel de Pékin et génial son architecte anonyme. Je ne sais si l'auteur de cet observatoire pensa offrir un régal à la clientèle nomade; j'en doute un peu, car la raison d'être du roof m'a bien semblé d'offrir, par les soirs tièdes d'été, une salle à manger doucement caressée par la brise, et une aire lisse aux pieds des danseurs. Là, à la lueur des lanternes, sous le feu des lumières, tandis que les *smokings* blancs et les robes des femmes éclairaient l'ombre des tables, les couples tourment, au rythme lent du jazz. Ceci encore est un spectacle délectable et étrange; au-dessus de la cité millénaire, tout près des palais où régnait un souverain Fils du Ciel, où se déroulaient des cérémonies d'un rite

olympien, où éclataient les costumes d'or et de brocart, en un soir pareil aux soirs antiques, mêlée aux étrangers de toute la terre, la jeune Chine danse, avec une science étudiée et sévère, les derniers « blues » américains. Chinois en robes légères, de soie blanche ou colorée, et pantalons à revers — parfois, mais rarement, vêtus d'un costume copié sur celui de l'acteur d'un film Paramount —; chinoises en tuniques courtes et étroites, boutonnées sur le côté, au col haut et fermé; cheveux luisants et plaqués sur le crâne; visages d'ivoire vieilli, malgré le fard des joues, et ces yeux noirs, fendus, rêveurs, mystérieux, pénétrants. Hier, aujourd'hui, si près, que, sous l'enveloppe moderne de cette jeunesse, il est facile, en écoutant bien, d'entre-dre battre le cœur de la vieille Chine, éternelle elle aussi, comme son ciel.

La ville Impériale est dans l'ombre; dans les cours où se reflète la lune, aucun pas sur les dalles désertes; la cité interdite est morte; la Chine danse à l'Hôtel.

III

Pékin, malgré la république, reste une ville impériale; et cependant l'esprit chinois est essentiellement démocratique. Je pense à Versailles dont la splendeur morte est comparable, dans sa majesté, à la Ville Interdite; la cité royale n'est plus aujourd'hui qu'une préfecture vulgaire, asile de généraux en retraite et de bourgeois médiocrement rentés. La Révolution a non seulement détrôné Versailles; il semble même qu'elle en ait éloigné le progrès et en ait fait une curiosité, un musée, un vestige d'un passé enseveli. Pareil sort a accablé quelques-unes de nos cités jadis reines : Arles, Avignon, Blois, Bourges, capitales éphémères endormies maintenant à l'ombre de leurs vieilles pierres.

Il est vrai que l'on ne se représente guère le Président de notre République installé dans l'une de ces villes provinciales; nous avons trop le sens de la centralisation et le peuple parisien, qui ramena dans ses murs le boulangier, la boulangère et le petit mitron, aime à vivre dans

l'ambiance de ses représentants, quel que soit le destin qu'il leur réserve.

La chute de l'Empire n'a point ainsi transformé Pékin; les républicains chinois n'envoyèrent point la tête du dernier fils du Ciel rouler aux pieds du bourreau; ils lui conservèrent même la jouissance du palais jusqu'au jour où un général, habituellement mieux inspiré, exila Pou Yi dans une ville voisine; expulsion qui ne troubla d'ailleurs ni la Chine, ni Pékin. La Cité Interdite, désormais propriété nationale, ne fut même point pillée; en cette occasion les Chinois se montrèrent nettement inférieurs aux Européens, qui, en 1860 et en 1900, leur avaient cependant montré un exemple notoire. Quelques-uns des palais furent occupés par de hauts personages. La partie jadis réservée à l'Empereur, à sa famille et à sa suite, est aujourd'hui ouverte au public. Le portrait de Sun Yat Sen, en bleu pâle sur le rouge de la façade impériale décore l'entrée majestueuse de Tien Nan Men qui est la porte de la Paix du Ciel; mais — revanche de l'art — les pluies, quoiques rares, effacent peu à peu l'insulte faite par le Kuomintang.

Pékin a même perdu son titre de capitale; on lui a substitué, pour ce rôle glorieux, Nankin, la ville la plus laide du Yang-Tsé et qui, plusieurs fois détruite, ne conserve de sa grandeur déchuë qu'une vaste muraille qui succombe accidentellement sous les coups de pioche des démolis-

seurs. Et cependant Pékin n'a point changé, et les Pékinois sourient quand on leur parle de la nouvelle capitale. C'est que les siècles ont gravé dans l'esprit du Chinois, qu'il soit du Nord ou du Sud, l'histoire étonnante de Pékin depuis que Koubilai, venu des steppes mongols, fonda, sur les ruines de la capitale des Leao et des Kin, la cité dont le renom de magnificence allait devenir universel. Ceci est d'autant plus surprenant qu'il n'est point de nation dont les citoyens soient plus individualistes; la raison de ceci tient à des causes multiples : une population de quatre cents millions d'habitants répartis sur onze millions de kilomètres carrés, des voies de communications rares et précaires, des fleuves larges comme des bras de mer, des montagnes hautes et désertes, des langages différents. Mais une chose confère à cette masse énorme et dispersée une unité indestructible : l'écriture.

C'est de Pékin que, depuis le douzième siècle, et presque sans interruption, partaient les édits impériaux, proclamer, dans les régions les plus lointaines, la parole unique. Et cette parole était le verbe du Fils du Ciel. L'Empire a pu disparaître; à tout Chinois, quelle que soit son origine, quel que soit le parti au pouvoir, Pékin apparaît comme le centre où se rejoignent les fils qui lient entre eux les descendants de Han. Elle est pour lui une Mecque politique et intellectuelle, si elle n'est plus un pèlerinage sacré.

Ceci explique peut-être la perennité de l'attirance de la cité, qui résiste aux événements, et l'unité de la Chine — je ne dis pas l'unification — malgré l'indépendance de nombreuses provinces et les gouvernements locaux, souvent éphémères d'ailleurs. Si les vainqueurs de 1928 installèrent leur capitale à Nankin, n'est-ce point parce qu'ils craignaient, venant du Sud, d'être conquis par le Nord, s'ils y demeuraient? Non point que Pékin incarne l'esprit réactionnaire, au sens où nous l'entendons; les traditions, qui sont l'âme même du peuple chinois, y conservent seulement toute leur jeunesse séculaire; traditions dont les plus modernes demeurent la république nationaliste eux-mêmes demeurent imprégnés. Mais les membres du Kuomintang, pour consolider leurs succès et en imposer à la masse, devaient frapper l'esprit des foules; aussi crurent-ils bien faire en tentant de ressusciter Nankin. Les murs impériaux restent debout et Pékin, appauvrie, attend, calme sous sa lumière, claire comme son génie, que passe la tourmente et que la sagesse enclose dans les livres des philosophes renaissance dans le cœur des hommes.

S'il plaisait à mes amis de donner des armes à leur cité, j'aimerais qu'y figurât une Athène chinoise.

*
**

Le présent s'évanouit lorsqu'ayant franchi Tong Hoa Men, la porte fleurie de l'Est, et longé

l'allée bordée de pins noirs, on arrive sur la terrasse qui domine la cour où s'élève la Salle du Trône. Des escaliers de marbre donnent accès au parvis que gardent les lions et les animaux sacrés, entourés d'immenses brûle-parfums de bronze. Au centre, le passage où serpentent les dragons sculptés, seuil réservé au Fils du Ciel. Aujourd'hui, le peuple vulgaire foule le lieu saint; mais la majesté de l'ensemble demeure: éclat de la blancheur des marbres, qu'accentue le rouge des murailles; et, porté par ses piliers de bois laqué, le palais étage orgueilleusement ses toits d'or recourbés, séparés par des frises peintes. Les toits impériaux reflètent la toute-puissance du maître d'autrefois; ils effacent le reste de l'édifice, éblouissant les yeux absorbés par cette richesse étalée entre la terre et le ciel. Peu de souvenirs demeurent dans la salle où l'empereur recevait les princes prosternés, et c'est bien ainsi; au centre, sur l'estrade élevée, le trône du dragon, dont la laque dorée resplendit dans l'ombre, évoque avec une tristesse infinie le parfum d'un passé prodigieux. J'imagine que les Chinois républicains emportent, de la vision de ces choses mortes, une impression de grandeur et de respect égale à celle que ressentaient leurs ancêtres, lorsqu'ils regardaient l'enceinte de la Ville Pourpre, interdite à leurs pas.

Derrière la salle du trône, encore des cours de pierre, et dans le même alignement, des palais

aux murs rouges et aux tuiles jaunes; pavillons de la Concorde, et au delà de la Porte de la Pureté Céleste, des palais encore se succèdent jusqu'à Chen Ou Men, Porte du Dieu de la Guerre, qui ferme au Nord la ville interdite.

Et toujours l'œil est attiré par l'or brillant des toits qui escaladent le ciel; sur les bords incurvés, des animaux d'émail allongent une frise légère découpée dans l'azur : lions qui grimaient, chiens hurlleurs, cerfs à la longue ramure, dragons, phénix, chimères.

Le silence régne dans les cours spacieuses, conservant à la cité déchue sa majesté; malgré les révolutions et les guerres, le Palais garde cette splendeur, mêlée de grâce, conçue par ses empereurs; grâce qu'attestent, à côté des édifices somptueux, des coins d'ombre et de fraîcheur, tel cet enclos construit pour la divine Sian Fei, la concubine parfumée, captive et aimée de Chien Lung, le monarque ami des arts et de la beauté.

Par places, l'empreinte moderne — qui a le temps pour allié — se révèle : des tours d'angle dont les toits s'effritent et où pousse l'herbe, des replâtrages trop crus, et sur la pourpre des murs, les caractères bleus vantant les mérites du régime Kuomin tang; un bonnet rouge dans la galerie des Glaces.

Les trésors de l'art chinois peuplent les palais vides de leurs hôtes oubliés : porcelaines fragi-

les où, sur des fonds délicats, couleur du ciel après la pluie, fraise écrasée, fleur de pêcheur, l'artiste a, en des tons polychromes, reproduit les scènes de la légende ou la variété des fleurs; vases sang de bœuf, potiches flammées, Kang Si et Chien Lung amoureux et fleuris; ors des Tao Kouang; peintures sans perspective avec leurs montagnes chaotiques, leurs oiseaux éclatants, leurs philosophes pensifs et leurs mauvais génies; portraits de Castiglione, qui étonnerent l'empereur; bronzes patinés et sonores; et la gamme des pierres dures patiemment travaillées, jade, améthyste, agathe, cristal de roche, cornaline, ambre, calcédoine; émaux peints, cloisonnés. Des siècles d'art se mêlent à quelques productions européennes d'un mauvais goût inouï; cette salle des pendules, de toutes tailles et de toutes formes; cathédrales, bergers, bergères, et tout cela doré! Peut-être est-ce encore là un signe de la sagesse innée, qui enseigne qu'il n'y a rien de parfait ici-bas! Tout cet art chinois dispersé à l'aventure dans des salles nombreuses est un témoin du génie de la race : le souci du détail, la patience inlassable, le sens de la couleur et du toucher. Qui n'a vu le geste du lettré caressant amoureuxment une tabatière de jade ne s'expliquerait pas le labeur de l'artisan qui, des jours et des jours, polit une pierre dure, utilisant les défauts des veines pour figurer une fleur, un arbre, un être! Art subtil qui recherche volon-

tiers le grotesque et qui, tout en ayant le sens de l'espace, se complait dans la minutie. C'est ainsi que les plus durables productions de l'art chinois sont peut-être celles des architectes et des humbles artisans. Art grandiose lorsqu'il élève les palais impériaux, le temple de Confucius, l'autel des sacrifices, les tombeaux des Ming; art mineur que représentent la céramique, les pierres, les laques. La peinture est un exemple de ces deux tendances; netteté du trait, finesse du coloris, et puis cette ignorance invraisemblable des proportions qui confère aux œuvres Ming des airs d'apocalypse, avec leurs montagnes qui semblent surgir de l'Enfer, leurs personnages dont la tête touche le Ciel! Je crois même que le goût du détail est le plus spécifiquement chinois; la majesté grandiose des palais vient de ce que les artistes ont travaillé pour un seul maître qui disposait de l'espace, de la matière, du temps et des hommes. C'est l'empereur Ming Yung Lo qui, au début du xv^e siècle, abandonnant Nankin, condamnée à n'être qu'une capitale éphémère, fit bâtir, sur l'emplacement fixé par Koubilai, la ville interdite telle qu'elle se présente à peu près à nous actuellement. Œuvre d'une splendeur qui fait paraître Versailles une petite chose, Versailles qu'un autre empereur devait copier, trois siècles plus tard, en édifiant Yuen Ming Yuen; fantaisie — aujourd'hui détruite — à côté de l'en-semble créé par Yung Lo.

*
**

Nullle part ailleurs que dans ce palais impérial, sauf peut-être au Temple du Ciel — mais avec beaucoup moins d'évidence — n'apparaît aussi nettement le caractère surhumain que devait avoir, aux yeux de son peuple, le Fils du Ciel. Entre ces murs couleur de sang, dominés par ces toits innombrables aux ors étincelants, parmi les cours et les terrasses de marbre que franchissent les ponts et les escaliers sculptés, vivait un être, chef du quart de l'Asie. Il était bon d'avoir ajouté à son titre un qualificatif divin pour justifier pareille puissance. Il n'est pas étonnant non plus que la tâche se soit révélée finalement au-dessus des forces humaines; à l'oubli rapide qui a succédé au respect et à la crainte qui entouraient l'empereur, on peut mesurer la décadence qui avait envahi le Palais. La Chine ne s'est point assez fermée sans doute à la civilisation occidentale; plus tard que d'autres despotes, son monarque est tombé, mais trop tôt pour elle, mal préparée aux temps nouveaux. Depuis, elle hésite, oscille, gémit et souffre; nul n'est capable de tenir la barre et le navire s'en va sur la mer agitée, convulsée, au gré des révolutions incessantes. La Ville Pourpre est devenue une ville morte; il ne peut en être autrement. On peut, à la rigueur, imaginer un Président s'installant à Versailles; chez nous les

splendeurs de la royauté sont oubliées et la pompe de ses fêtes, et le luxe et le vide des cours sans; notre esprit a évolué et le chef de l'Etat ne donnerait qu'un sujet de plus aux chansonniers montmartrois. Mais on ne peut concevoir un général chinois faisant, par Tien An Men, une entrée triomphale. Cette ville était digne d'un Dieu, et seul le Fils du Ciel pouvait sans crainte franchir les portes de marbre, entre les colonnes que surmontent les lions, emblème de la puissance. Lions imaginaires, témoins encore de l'esprit chinois : animal inconnu quant à l'espèce, mais dont le titre de roi des animaux devait plaire à une fantaisie souveraine; et les artistes, d'un chien démesurément grossi, muni de griffes et d'une crinière, aux yeux exorbités et à la mâchoire menaçante, ont fait l'emblème de la puissance impériale.

La porte de Tien An Men est close, rouge sous son double toit vermeil. Avec le Fils du Ciel, la majesté s'en est allée; les Chinois ont des maîtres, ils n'ont plus le Dieu vivant que les idées modernes ont tué. Mais son souvenir inconscient hante l'esprit lorsqu'on parcourt les avenues dalées, argentées sous le soleil, dans cette symphonie blanche, rouge et or, au milieu du calme et du silence qui sont le juste tombeau des choses enfuies. N'est-ce point nûs par un tel sentiment que les plus rapaces des « toukiuns », qui pressurèrent sans merci le peuple pékinois, ont res-

pecté l'intégrité du Palais et ses trésors amassés par les empereurs défunts? Ce sont ces pensées qu'il convient de méditer, lorsque, après s'être enrichi le regard, l'étranger se repose sous les pins et les cèdres qui ombragent le jardin du Nord où Siang Fei vécut les années tristes qui la firent immortelle.

Franchie la double muraille, du haut de cette colline artificielle qu'est la colline de charbon. où sur les cinq monticules qui la composent se dressent cinq pagodons dont la coupole jaune, verte, bleue ou de couleurs mêlées scintille, de cette « folie » qui semble dix-huitième, la vision des cours et des palais de la Ville Interdite, qui se succèdent avec une symétrie parfaite, est divine — impériale serait trop faible. De là on peut faire revivre la foule des princes, courtisans, nobles, eunuques, ministres, respectueusement agouillés au passage du Maître, majestueux et lointain dans sa chaise de satin d'or, portée par seize sujets. Sous le ciel de Pékin, séparée de la cité où règnent la puanteur et les cloaques, la Ville Interdite aux lignes pures est belle comme l'Athènes antique.

de marbre. Il est agréable de penser qu'une âme française s'est penchée sur la décadence de cette capitale, dont c'est peut-être le destin de garder, malgré les bourrasques des siècles, des vestiges intacts de la beauté éternelle. C'est là qu'est conservé le Bouddha de jade, bloc unique de par sa taille, son poli onctueux, à l'expression divinement calme. Dans sa robe d'or et de pierres, placide et lointain, il semble goûter toutes les joies du Nirvâna, échappé à jamais de la terre banale. De cette terrasse solitaire, qui domine la Ville Pourpre et les lacs azurés, on peut encore rêver.

Dès qu'ayant pénétré par la porte publique, on a franchi le pont de marbre, les souvenirs se mêlent à la vie moderne. Sur la colline, la stupa bouddhique étale sa rotundité blanche et grotesque; vers elle monte la foule disparate, jeunes chinois et chinoises, touristes, marchands, cheminant sous les pins, à travers les grottes artistielles et les pagodons au toit bleu. Du moins, du haut de cette fausse nature l'œil se repose sur le lac dont l'eau verte baigne un champ de lotus; quand vient l'été, c'est une immensité claire où se mirent les branches légères des saules pleureurs poussés le long des rives; et lorsqu'en août le ciel s'est voilé pour laisser tomber sur la terre jaune la pluie bienfaisante, des larges feuilles de lotus s'épanouit une moisson de corolles blanches et roses. La beauté, chassée de

IV

Pei Hai, Nan Hai, lac du Nord, lac du Sud, noms jadis voilés d'un mystère, qui évoquent aujourd'hui, aux oreilles des étudiants chinois, de joyeux rires; dans un lieu d'ombre propice, qu'aimait Tseu Hi, dernière impératrice douairière, viennent flirter les espoirs de la République.

Le Pei Hai n'offre point la grandeur uniforme de la ville impériale; on y discerne la fantaisie qui, peu à peu, à mesure que le caractère sacré du monarque cédaît aux conceptions modernes, est devenue reine; il représente, à côté de la cité jaune, le progrès, avec ses airs alternés, de grandeur et de charme. A l'entrée du parc impérial la ville ronde subsiste, témoin d'un passé mongol, dernier refuge de l'histoire, interdit à la masse; C'est là que Loti se recueillit, vivant déjà « Les derniers jours de Pékin », sous les pins argentés dont le tronc lisse est pur comme une colonne

la rive, s'est réfugiée sur le lac. Là passait la jonque impériale, que suivaient les eunuques, les concubines, les courtisans, flottille de barques glissant sans bruit dans les étroits chenaux parmi les eaux tranquilles, accompagnée par la musique gringante des violons monocordes.

Aujourd'hui, sous la baie mi-circulaire, les Chinoises émancipées prennent le thé, en grignotant des graines de pastèques, et leurs robes bigarrées donnent à ces lieux pleins de souvenirs un caractère douloureusement présent. Gestes fins des doigts aux ongles polis, sourires d'amoureux en robes longues et pantalons « charleston », lèvres rouges et joues fardées, parfums de cigarettes anglaises mêlés aux dernières créations de Coty. Cris rauques des serveurs, bruits de vaisselle rincée! Élégance et vulgarité, image de la Chine sans cesse renouvelée.

Il suffit de quelques pas pour échapper à l'anachronisme et aux regrets; tout près, dans leurs vastes cuves, évoluent les poissons étranges, à la gueule de têtard, aux yeux exorbités et ronds, aux nageoires flottantes comme des algues, mais dont le corps est une splendeur de tons irréels; rouges mordorés, violets de cour-chant, noirs mêlés d'ambre. Les rayons du soleil tombant sur l'eau trouble font de cette faune une palette animée où flamboie un arc-en-ciel aux cent couleurs.

Au nord du lac, dans un abandon plus digne,

s'étendent des jardins désuets, que la foule n'envahit point; là, quelques temples en ruines, aux colonnes laquées, des portiques reflétant leurs arches dans les eaux et cette merveille : l'écran de porcelaine, mur spirituel, où serpente le dragon sacré, jaune, bleu, vert et pourpre. Les pavillons où l'Impératrice faisait élever les vers à soie, les pagodes du petit Paradis et du grand Paradis, le kiosque des Dix Bouddhas!

Le pont de l'arc-en-ciel de jade, aux dalles blanches entre les stèles qu'embrassent les dragons, est une arche céleste jetée entre les mers du Nord et du Midi. Eaux jadis sillonnées par les jonques impériales! Sur les bords du Nan Hai vécut dans l'ombre et la retraite, en attendant la mort décidée par la cruelle Tseu Hi, l'Empereur Koang Hsu; ces lieux virent un des derniers épisodes sanglants qui troublerent la majesté monotone de la vie impériale. Dans les palais qu'entourent les parterres de pivoines, à l'ombre des arbres séculaires, Yuan Chi Kai tenta de conserver, sous le régime républicain, un peu des fastes monarchiques. Rêve éphémère, détruit par Sun Yat Sen et ses disciples; aujourd'hui, dans le hall immense, les politiciens récitent les Trois Principes. Le cadre demeure et le silence environnant n'est guère troublé par ces manifestations; les acteurs ont changé, mais ils s'abstiennent de paraître sur une scène trop vaste pour leur comédie moderne.

**

Il convient d'associer aux merveilles de la Cité Impériale le Temple de Confucius, témoin non seulement d'un passé grandiose mais de la vénération que la Chine garde à ses philosophes dont les lois sont pour elle peut-être ce qu'il y a de plus durable dans sa morale et dans sa religion. Le Temple du Sage des Sages est, au Nord de la ville, à la place réservée par les empereurs mongols. Lieu de paix et de recueillement, auquel le majestueux portique et les pins séculaires donnent un air grave et mystérieux. La piété des monarques et celle du peuple ont conservé au sanctuaire son intégrité, et, plus peut-être que nulle part ailleurs, s'y découvre le caractère profond de cette race qui, malgré tous les bouleversements de son histoire, a conservé la foi dans un idéal jamais atteint. Sous les galeries qui bordent l'enclos, des tambours de pierre, vieux de plus de deux mille ans, portent gravés les hauts faits d'un guerrier contemporain, peut-être, d'Homère; fut-il un Ulysse chinois, ou le ravisseur d'une fille de roi? Au delà, six pavillons à toits jaunes — couleur impériale — abritent des stèles, que supportent les tortues sacrées, dédiées aux empereurs de la dynastie des Tsing, qui donnèrent au culte de Confucius un appui officiel : Kiang Hsi, Yong Tcheng et Chien Loung.

Le Temple de la Perfection est d'une simpli-

cié grandiose; au centre la tablette du Sage, en rouge vermillon, porte, en chinois et en mandchou, cette inscription : « Ceci est l'esprit du plus saint des sages antiques, Confucius. » Quatre autres tablettes, qui sont celles des grands philosophes Mencius, Tieng Tse, Tsen Sen et Yen Tse, entourent la relique précieuse. Tout est nu dans le temple; aucune image, aucun ornement sur les autels, pas de prêtres dans les cours. Mais au printemps et à l'automne, dans la paix du matin, un très haut personnage vient apporter, au sage éternel, comme à un dieu, la vénération vivante de tout un peuple.

Au delà d'un arc de triomphe couvert de tuiles jaunes et vertes, après avoir franchi un pont de marbre, le Hall des Classiques élève son double toit qui abrite trois cents tablettes de pierre où sont gravés les textes des philosophes. La légende dit que deux siècles avant notre ère l'empereur Chin Shih Huang, désireux sans doute de faire dater de son règne l'histoire du monde, ordonna la destruction de toute littérature; quelques lettrés, au péril de leur vie, cachèrent les livres de Confucius et d'autres ouvrages; depuis, pour éviter pareille défaite de l'esprit, les caractères sculptés dans le marbre ont révélé, aux générations successives, la philosophie des sages. Il n'est point permis de désespérer d'un peuple qui voue à l'intelligence un tel culte.

**

Je regrette que le temple des Lamas soit si près de celui de Confucius et qu'il donne aussi clairement aux visiteurs un exemple du double visage de la Chine : d'un côté cette serene et pure atmosphère morale, de l'autre cet aspect sordide et bariolé. Est-ce parce qu'à l'entrée du Temple tibétain se presse une foule de mendians en guenilles, effrontément quémandeurs, et qu'à chaque cour nouvelle surgit un bonze, crasseux dans sa robe jaune, la main tendue pour une offrande jamais assez généreuse? Je conserve un souvenir empreint de dégoût de ces lieux qu'ombragent cependant de beaux arbres, et où les voix des prêtres psalmodient, dans l'ombre des pagodes, des chants à deux voix mélodieusement graves. Impression grotesque aussi que ces processions de lamas, le chef couronné d'un casque au cimier de plumes, vêtus de lourds peplums jadis rouges ou jaunes, noirs par les ans et l'ordure, à l'odeur puante; et comment avoir le moindre sentiment de mystère en présence des moulins à prières qui, selon le tarif, débitent des oraisons plus ou moins longues et favorables, et de ces dieux grimaçants et obscènes qui, bardés de fer, satisfont, en des poses inconfortables, simultanément, un nombre variable de déesses?

V

Je n'admire point exagérément le Palais d'Été. La fantaisie chinoise — dirigée en l'occurrence par une impératrice — n'a rien imaginé de plus artificiel. Le lac, creusé dans la terre jaune, dépasse, de par ses proportions, les aménagements permis de la nature; rien n'y manque pour choquer l'œil et l'esprit : des îles qui paraissent fragiles et mouvantes, un bateau de marbre qui pourrait servir de modèle à un pâtissier spécialisé dans les « noces et banquets », et ce pont du channeau, gracieux il est vrai, qui reflète dans l'eau verte une ellipse parfaite. Le marbre éclate trop vif parmi les collines, fausses elles aussi : galeries, temples qui veulent être archaïques, escaliers monumentaux et pénibles. Dans les salles richement décorées, des objets d'art douteux ont remplacé les merveilles pillées jadis par les soldats de l'occident.

Tout n'est point moderne, cependant, et pour consoler du luxe désuet de la chambre à coucher

de Tseu Hi, il faut gravir les marches innombrables qui mènent au Temple des Nuages. De là on aperçoit, par delà la plaine légèrement ondulée, couverte de rizières et de champs de sorgho où se posent, délicates, des collines légères couronnées de pagodes et de stupas, la ligne pure des montagnes de l'Ouest, dessinant un trait net et échanuré sur le ciel lumineux. Sur les flancs arides que le soleil dore de couleurs changeantes, au long de sa course, des masses de verdure s'accrochent par places, emprisonnant des temples : Pa Ta Chu et ses huit grands sanctuaires qui s'étagent, le parc de chasse, Pi Yun Tse et sa stèle bouddhique où Sun Yat Sen reposa quelques années, macérant, à l'instar de Lénine, dans une huile révolutionnaire.

C'est pour jouir de la beauté calme de la campagne pékinoise et de son ciel qu'il convient d'aller sous les ombrages du Palais d'Été, après avoir respiré les odeurs fortes de la capitale. Là se dévoile la splendeur éternelle de cette nature que ne flétrit ni la lépre du temps, ni les poussières portées par les vents jaunes de Mongolie. Sous les pieds des hommes, les tuiles des palais perdent, parmi l'herbe folle, leur éclat doré et les marbres se ternissent; la voûte céleste tend, au-dessus de la terre jaune, sa toile bleue et divine. Sur ce fond d'azur, se détachent les pins noirs et les collines dont les pentes, à la tombée du jour, sont noyées dans une lumière violette

et claire à la fois; une immense palette où les tons se heurtent, sans se nuire et sans se mêler. Du haut d'un de ces monticules égarés dans la plaine, la vision embrasse tout l'ensemble : un cercle montagneux, avec, à sa base, des pagodes blanches, parfois couronnées d'un toit vert, des stupas renflées, des pailons de marbre émergeant des rizières, des tours massives, d'ocre brun, au toit cornu qui, sous la lune, semble un reflet noir du croissant d'argent. De là aussi, Pékin paraît enfoui dans la verdure, tandis qu'une poussière dorée tombe sur sa grandeur déchuë. Dans les lointains, les lentes caravanes des chameaux mongols cheminent, majestueusement, nettement découpées sur les fonds clairs; en tête les chameliers, vêtus de bleu, juchés sur le cou de leurs bêtes, rêvent en fumant leurs longues pipes.

Et les animaux, le col tendu, suivent la route familière, tandis que tinte une clochette, et, de leurs beaux yeux, regardent le passant avec un air étonné et stupide.

*
*
*

La plaine de l'Ouest et son cirque de montagnes complètent la grandeur de Pékin; nulle part la clarté n'y est aussi diaphane et les couleurs plus nettes, du rose du matin au velours de la nuit sans voiles. Comme des sentinelles avancées, les temples s'élèvent au sommet des

premières collines : Pagode de Jade, droite et svelte au-dessus de la verdure où sourd une eau vénérée, temple de Pi Yun Tse, évocation de l'Inde, temples de Pa Ta Chu où veillent encore des guerriers et des génies grimaçants, Heilou-lan et sa piscine qu'ombragent les saules.

Pi Yun Tse mérite une mention particulière; non point seulement parce qu'à chaque saison il offre une beauté nouvelle, triste quand en hiver les traînées de neige accusent les taches noires des pins, sanglante lorsqu'à l'automne flamboie la frondaison des érables, légère au printemps lorsque le soleil auréole les troncs lisses des pins blancs; et quand souffle le vent mongol portant dans ses tourbillons le sable du steppe, les maçonneries cubiques éparées sur les pentes, avec leur toit recourbé, semblent une apparition de légende wagnérienne sous un ciel extrême-oriental; non point davantage parce que les jeunes mariés chinois viennent y connaître leurs premières joies amoureuses. C'est parce que Pi Yun Tse, par un miracle inexplicable, est aussi le refuge en Chine de la gaieté française et de l'esprit montmartrois. Au pied du monument bouddhique où reposa Sun Yat Sen et depuis pèlerinage sacré pour les kuominlang, près du temple où sourient cinq cents bouddhas dont l'un figure Marco Polo, ainsi promu à l'immortalité, le bon Nachbaur, journaliste, imprimeur, poète et chansonnier, avait fondé la commune libre de

Pi Yun Tse, sous l'égide du Nuage Vert. L'accueil le plus cordial et le moins protocolaire y était réservé aux compatriotes de passage, aussi bien à ceux qui figurent dans les d'Hozier modernes qu'aux Français moyens. Tous, hôtels éphémères, en goûtant la cuisine exquise et les vins abondants de l'amphytrion, constataient qu'on peut vivre, sur cette terre de bien-être et de laisser-aller, sans rien perdre de la bonne humur gau-loise. Il n'en coûtait que de signer sur un livre d'or enrichi de photographies joyeuses et qui sera plus tard, pour l'histoire des Français en Chine, un document plus précieux que toutes les archives. Je ne puis citer des noms, sous peine d'évoquer, en des poses bachiques, des académiciens, des ministres en exercice, des ambassadeurs, des généraux, et d'adorables voyageuses qui distribuèrent, aux convives galants, leurs plus gracieux sourires.

Nachbaur est mort, au début de 1933, après avoir assisté à Jehol, par vingt degrés de froid, à l'entrée des Japonais dans la ville que les empereurs avaient choisie comme résidence d'été. Il en avait rapporté des articles funambulesques où s'épanouissait sa verve de journaliste racé. Qu'est devenu Pi Yun Tse, dont le maire montmartrois a été, pour tant de voyageurs, le guide le plus précieux et le plus désintéressé? C'est un peu de la poésie de Pékin qui s'en est allée...

Pa Ta Chu, Pi Yun Tse, c'est la banlieue pari-

sienne de Pékin où ne manquent ni les amoureux, ni les promenades à ânes, ni les théories de boy-scouts. Cela tout près de l'enceinte fortifiée, égarée au pied des monts, où tandis que les sentinelles, sous les pagodes vertes, guettaient l'arrivée des barbares, l'empereur passait en revue ses troupes d'élite. Sous le régime républicain, les échos d'alentour ont répété les vieilles chansons françaises; comment ne nous traiterait-on pas d'impérialistes!

VI

Il est réservé aux habitants de Pékin de connaître le charme de la ville jusque dans ses manifestations les plus rebutantes. Chez le voyageur, le mot « butung » n'évoque que des ruelles semées d'embûches où les promenades en pousse se traduisent par des courbatures, des odeurs immondes, des détritits, des mendians en guenilles, des enfants nus et des murs percés, de place en place, par des portes rouges avec, en leur milieu, une plaque de cuivre mobile et sonore qui remplace le bouton d'appel. Des arbres, du silence, des cahots, une populace indifférente; vision qui s'efface lorsque s'entrouvrent les deux battants d'une porte couleur de sang, en grinçant sur ses gonds. Un serviteur au crâne rasé, vêtu de bleu, et d'autant plus vieux que le maître est placé plus haut dans la hiérarchie sociale, s'incline très bas, et, prenant sans mot dire la carte tendue, laisse l'étranger devant le « tchao ping », écran blanc de brique qui dérouté les mauvais

esprits et orné de caractères qui sont les signes du bonheur, de la longévité et de la prospérité.

Le Chinois n'aime pas la ligne droite et ne la comprend guère; son esprit habitué aux détours le conduit naturellement à cheminer en zigzags. Il n'existe point de maison chinoise — je ne parle point des masures misérables — qui soit dans l'axe de la porte d'entrée, pas de cour qui ne soit séparée des autres par quelques marches. A gauche ou à droite de l'écran dont le rôle est à la fois de protéger et d'accueillir, une première cour dallée, généralement étroite, qu'encadrent les appartements réservés aux domestiques, et percée, sur la face nord, d'une voûte qui donne sur la cour principale. De chaque côté de celle-ci, une galerie couverte, que supportent des piliers de laque rouge, bordée d'une balustrade ajourée. Au Nord, le corps principal de la demeure, souvent flanqué de deux ailes symétriques, le tout ne comportant qu'un rez-de-chaussée. La brique sert aux soubassements et aux piliers des murs entre lesquels s'étalent les vastes fenêtres de bois laqué rouge, immenses et faites d'une infinité de croisillons vitrés de papier de riz, et, rarement, à la base, des verres unis.

La façade principale de la maison du mandarin, nettement surélevée au-dessus de la cour rectangulaire, charme l'œil au premier regard par la ligne gracieuse de son toit. Le toit est l'absence de l'architecture chinoise, pourrait-on dire;

évoqueur de la tente mongole, il s'agrémente de tous les détails dans lesquels se complait l'art céleste; recourbé aux angles, il repose sur des piliers cylindriques et rouges, et s'avance au delà des fenêtres, dont le papier diffuse la lumière pure, ménageant ainsi, au-dessus de la cour nue ou semée de gazon entre les allées perpendiculaires, des vérandahs ouvertes. La fantaisie règne sur les angles, les chapiteaux des colonnes, les architraves; des dragons, des chimères, des phénix, des tortues, des lions et autres animaux symboliques trônent sur les bords cornus, surchargent les faitières, garnissent les frises; les corniches, les larmiers, les frontons s'ornent de fleurs peintes en couleurs vives ou d'argille vernissée. Les tuiles du Palais Impérial avaient le monopole du jaune; celles des demeures des princes, celles des temples revêtaient les couleurs bleue et turquoise. Le mandarin n'avait droit qu'à la toiture grise, faite de ces tuiles mi-cylindriques qui s'emboîtent, sans artifice, les unes dans les autres et se recouvrent, dessinant un champ gigantesque de bûches de Noël. Pour distinguer son rang, il soutenait le toit principal par un nombre impair et invariable de colonnes; sept pour les princes, cinq pour les mandarins de première classe, les neuf piliers étant réservés aux palais impériaux.

En arrière des appartements qui bordent la cour principale, existe encore une autre cour,

avec les locaux qu'occupaient habituellement les concubines et les enfants. La demeure chinoise — du citoyen d'un certain degré tout au moins — est ainsi admirablement adaptée à la famille, cellule-base, si je puis dire, de la nation. C'est un domaine individuel, que de hauts murs séparent des autres cellules, et où chacun a sa place assignée : domestiques, maîtres, femmes et enfants et où l'Homme, seul qualifié pour rendre aux ancêtres le culte qui leur est dû, vit vraiment en chef.

La mode s'est établie au XVIII^e siècle, et a été parfois suivie depuis, de briser la symétrie des « yamen » en y créant des jardins où la rocaille, la mousse, les kiosques rappellent une promenade publique de sous-préfecture. Imitation peut-être du style jésuite qui plut à Chien Lung et dont il reste des spécimens au Palais d'Été et même dans la Ville Interdite. Je préfère à ces évocations de l'occident la simplicité des cours dallées que dominent, près de l'entrée, les saules pleureurs immenses et qu'égayent, aux angles, les arbustes aimés des peintres : pommiers sauvages, lilas, troènes.

Il faut avoir vécu dans les maisons mandchoues — car les yamens ne sont pas purement chinois — avoir revê sous les plafonds de papier, devant les hautes portes de bois noir sculpté où s'encastrent des peintures d'oiseaux, de fleurs, de pins, de bambous et de saules, trois arbres sacrés,

ou des poèmes anciens calligraphiés avec une patience inconsciente, avoir goûté les réveils clairs dans les chambres blanches qui jamais ne se voilent de rideaux tirés et laissent pénétrer à travers leurs fenêtres la lumière du jour et les rayons de la lune, avoir erré sous les galeries dont les murs se décorent de scènes historiques; il faut avoir, par les soirs d'été, entendu murmurer la nuit pure de Pékin; il faut tout cela pour comprendre et aimer le charme des hutungs et la paix reposante de la cité tartare. Bruits du jour, à chaque heure nouveaux : chanson plaintive de la brulette du porteur d'eau, cris rauques du raccommodeur de porcelaines, violons grinçants des aveugles, clochettes du comédien ambulant, appels des vendeurs et des artisans qui utilisent toutes les notes d'une gamme fantasmagorique; sons qui varient avec chaque individu et chaque quartier et qui sont une des manifestations perceptibles de l'amour du Chinois pour le bruit — ou plutôt la cacophonie.

Toute cette musique apparemment barbare se fond dans la verdure environnante, au point de devenir presque harmonieuse et de se mettre à l'unisson du ciel parfait déployé au-dessus de la ville. Elle se mêle au sifflement artificiel des pigeons qui décrivent dans l'azur des cercles réguliers, au croassement des corbeaux, au chant de la pie qui a choisi son arbre, et prolonge dans la nuit ce bruit indécis d'une ruche sans repos.

Hutungs aux noms jolis : Rue de la Pie-qui-chante, de la Pluie-Bienfaisante, du Jade-Vert, du Grand-Bonheur, des Poissons-d'Or, des Nids-d'Hirondelles, des Dix-Mille-Lumières, du Marché-Parfumé, de l'Eau-Douce, de la Beauté-Nouvelle, de la Retraite-Ombreuse, des Fleurs-de-Lotus, de la Piété-Filhale, cent autres encore dont les sonorités chinoises sont plus évocatrices ! Hutungs sordides et maladorants qui cachent l'enchantement de vos demeures primitives et de leurs jardins derrière des murs gris sans éclat ! Hutungs où vit, rit et meurt le peuple chinois, vous avez droit à de pieux pèlerinages pour tout le charme que vous n'avez dévoilé et les heures serènes que vous n'avez prodiguées !

**

Dans Chien Men, cité chinoise, les noms ont un sens infiniment moins poétique; passée la porte monumentale aux toits étagés, la légende est morte et le négoce devient roi : c'est le quartier du Temple à côté du Louvre. Aussi retrouve-t-on là les mêmes rues que dans les villes ouvertes les premières aux étrangers : rue des Fleurs, des Soies, des Jades, des Lanternes, des Meubles, des Bois-Noirs; à distance, il me semble que je profane un peu ce quartier commerçant, où, tout de même, les plaques indicatrices n'essaient point encore de perpétuer la mémoire d'un vague conseiller municipal. Cette autre ville dans Pékin

était jadis réservée aux Chinois à qui les Mandchous interdisaient l'habitat dans l'enceinte fixée par les empereurs et qu'enfermait la muraille crénelée. C'est là que s'offre aujourd'hui, aux étrangers, tout le génie fertile de l'artisan; c'est un véritable paradis pour l'amateur de « curios » qui, négligeant les boutiques somptueuses et chères des grandes avenues, accueillantes certes aux touristes, cherchent, dans les ruelles obscures, les échoppes poussièreuses; dans les fatras hétéroclites, on découvre soudain un bleu Kanghi ou un Ming aux cinq couleurs, un vieux laque rouge et or, semé du bleu profond du Chansi, un Soong aux reflets glauques, une porcelaine couleur « du ciel après la pluie », une Koan-Hin souriante.

C'est un plaisir inépuisable pour l'artiste que d'aller fureter parmi ces innombrables boutiques où, en prononçant quelques phrases polies, on est assuré de trouver des marchands aimables qui ne se vexeront point d'avoir montré leurs merveilles sans en tirer profit. C'est là que j'ai découvert les infinies variétés du bleu qu'a pu rendre l'artisan pékinois, inégalable en cela, me semble-t-il; inspiré peut-être par le ciel de son pays, d'une pureté immatérielle, changeant sa robe de l'aube au crépuscule, il en a traduit toutes les nuances dont certaines ne se distinguent qu'après une longue habitude. Etrange faculté visuelle de ce peuple qui, éduqué par une palette

trop riche, en arrive au daltonisme. Les sens, chez le Chinois, sont d'ailleurs développés à un degré insoupçonné de nous : comment comprendre ce sens tactile extraordinaire, grâce auquel il saisit toute la gamme du poli du jade, ce plaisir qu'il ressent à caresser dans ses paumes les pierres précieuses, améthystes, turquoises, cornalines, agathes, chrysoprases, coraux, ambres, et les ivoires jaunis, et à en discerner la qualité sans le secours du regard. Et cette délicatesse du goût qui se manifeste par les milliers de recettes d'une cuisine si minutieuse qu'il faut huit jours pour préparer certains plats, et cette sensibilité de l'odorat qui donne au céleste l'horreur de la peau blanche, cette acuité de l'ouïe qui lui fait reconnaître le chant des oiseaux, le crissement des insectes, l'approche du vent jaune et de la pluie?

Toutes choses qui ne peuvent être perçues que par un long contact avec cette race, dont la civilisation semble plus raffinée à mesure que l'Occident se complait davantage dans le culte du machinisme. L'Orient ne sauvera-t-il pas l'Occident? Je laisse le soin aux philosophes de méditer ces quelques constatations faites parmi les disciples de Confucius, Lao Tse et Mencius, car l'esprit chinois est une résultante de doctrines diverses, mais toutes profondément humaines.

VII

Je ne sais ce qui guida Koubilai lorsque, quittant Karakorum, il choisit, pour installer sa capitale, l'emplacement du Pékin actuel. Peut-être ce guerrier, venu du steppe mongol, fût-il séduit, après avoir franchi les monts, que couronnait la grande muraille vaincue, par cette plaine gagnée sur les eaux, qu'entourent, d'un vaste fer à cheval, les collines gracieuses. J'imagine qu'à cette époque la campagne pékinoise se peuplait des tentes des cavaliers tartares. Aujourd'hui, les soldats vêtus de coton gris-fer, casernés à l'occidentale, ont un aspect certes moins farouche que leurs prédécesseurs, mais aussi moins martial; il ne faut pas compter sur eux pour éveiller un écho du passé. Mais, franchis les murs de la ville, par les portes monumentales et branlantes où, parmi les tuiles vernissées et disjointes jaillissent les herbes folles, l'histoire se lève, au long

des routes vaguement carrossables et des sentiers qui s'en vont à travers le calme des rizières et des champs de sorgho. Les villages, aux masures basses, ne sont là que pour rappeler que la vie présente continue; c'est aux alentours que mille souvenirs gardent la trace des fastes enfuis.

Près de la route de Pa Ta Chu, derrière un mur rouge et gardé par les pins blancs, le cimetièrè des eunuques cache ses tombes noircies; champ de repos à l'abandon parmi l'herbe et les fleurs qui n'évoque aucune idée triste. Dans les bosquets des taches blanches se montrent : Ou Ta Seu, le temple aux cinq tours bouddhiques, construit par un empereur Ming à la demande d'un bonze venu de l'Inde et qui lui apportait cinq statues du Dieu, et toutes ces pagodes, au joli nom, parfois abandonnées, éparées dans la plaine ou sur les sommets des collines : pagode des nuages blancs, de la paix du ciel, pagode jaune, pagode du Bouddha couché, l'esplanade de l'abstinence, le temple de la momie, combien d'autres encore que les fidèles ont abandonnées et que ne trouble guère que le vol des oiseaux. Il n'est point de peuple plus traditionaliste que le chinois et il n'en est point cependant qui vive pareillement parmi les ruines; éternel contraste qui est une des caractéristiques essentielles de la race. Je ne puis toutefois trop déplorer cet abandon qui, à quelques lieues d'une capitale, reporté naturellement l'esprit vers les siècles morts.

**

Il est, à vingt milles de Pékin, une colline, anglo-saxonne malgré son nom, Pa Pao Shan, où les joueurs de golf peuvent contempler dans toute sa beauté la campagne pékinoise. Je ne sais rien de plus grandiose que les fins de jour contemplées de la véranda du club très britannique alors que le soleil, dans le ciel pur dont le bleu s'évanouit, s'abaisse derrière les collines de l'Ouest qu'il empourpre sans rien cacher de leur ligne nette. Aux alentours, règne une paix totale; des fumées légères et droites décèlent les haumeaux, vagues taches blanches parmi les champs; des pagodes, des tours, des temples parmi la verdure s'élèvent de la terre déjà noyée dans la brume du soir, témoins vivants d'une histoire oubliée; et, le long des chemins invisibles, la frise noire lentement dessinée par les files de chameaux mongols.

Parfaite quiétude! Bonheur répandu sur toutes choses, palpable, semble-t-il! Comme on comprend l'importance que l'écriture et la littérature chinoises ont donnée à ces deux caractères qui se retrouvent, peints sur les murs qui précèdent les cours familiales, et qui sont le leit-motiv habituel des poésies d'hier et d'aujourd'hui. Paix! Bonheur!

Il est un autre lieu, mal aisé à atteindre, où la signification de ces deux mots prend encore

un aspect plus visible. C'est, dans l'Ouest, le site que choisirent les empereurs Ming pour y jouir du repos éternel, près de la passe de Nankow, par où dévalèrent les envahisseurs et que fortifièrent, il y a vingt siècles, des milliers d'hommes dont le labeur créa cette muraille protectrice, surhumaine sinon belle. Je ne puis que laisser aux amateurs du colossal le soin de glorifier ce long serpent de briques, que les temps vengeurs effritent peu à peu et ramèneront à l'état de poussière, rendant aux montagnes arides qui gardent l'entrée du steppe toute leur tragique et sauvage beauté.

C'est au pied d'un horizon montagnoux, dans un cirque que les pins blancs noient d'une ombre verte, que les treize empereurs Ming dorment, dans la paix digne des Fils du Ciel. Vallée heureuse, que la nature semble avoir placée là pour la satisfaction que recherche l'âme, après une existence tumultueuse, de vivre enfin, immatériellement, et pour l'éternité, dans le nirvanâ espéré, L'homme, fait d'argile, retourne à la terre, espèce première et définitive.

Pour un esprit chinois, le choix de l'emplacement de la tombe a une importance capitale; il est touchant de voir, dans les vastes plaines, les tumuli s'élever de la terre grasse, respectée et que nulle culture ne viole; mais, comme ceux qui survivent restent attachés aux vanités d'ici-bas, la fortune de chacun s'évalue au cube de

terre et à l'espace réservé. Heureuse nation vouée à ce culte des âmes éparées dans le vent et vagabondes autour des demeures familiales, qui a pu conserver ce caractère de jeunesse millénaire et résister aux maléfices du progrès! Il n'est pas de place, en Chine, pour « un monde sans âme ».

La route est longue et semée d'obstacles qui mène aux tombeaux des Mings; après une lente et pénible chevauchée dans les chemins poussiéreux, on arrive à une large avenue dallée qui s'étend sur plusieurs kilomètres et que précède un majestueux paï-lou à cinq arches. De chaque côté, une théorie de trente six géants de pierre, quatre lions, quatre béliers, quatre chameaux, quatre chimères, quatre éléphants, quatre chevaux, puis des mandarins militaires, civils et de hauts dignitaires, gardiens immobiliés de la voie funéraire. Là passaient les processions, et les cortèges fastueux, après sept jours de marche dans la plaine. Aujourd'hui, de temps en temps une automobile désuète — car la route est dure — s'en va, cahotant, déposer quelques touristes au pied des murs hauts et épais, teints d'un rouge lavé, derrière lesquels, parmi les arbres séculaires dont les cimes se rejoignent pour former une voûte de verdure, les temples s'élèvent sur leurs piliers de laque. Plus loin encore, quelle que part dans la terre créatrice, en un lieu ignoré, repose le cercueil qui contient la dé-

pouille d'un empereur. Est-ce pour éviter la profanation d'un peuple infidèle, ou bien pour dépisier les mauvais génies, ou bien encore pour jouir enfin, en toute quiétude et sans souci des vivants, de la paix éternelle?

Treize enclos, pareillement murés et ornés de temples dont les toits d'or disparaissent peu à peu sous les herbes et dont les laques s'écaillent, emplissent le cirque immense. Par dessus ce domaine des morts planent les âmes des souverains maîtres de la vieille Chine et, peut-être, la crainte qu'ils inspiraient jadis ajoute-t-elle à la solennité tranquille du lieu cette atmosphère froide du silence.

Il faut avoir vu un tombeau d'un empereur Ming pour comprendre, me semble-t-il, à la fois la grandeur de ce culte des ancêtres qui est une des bases de la civilisation chinoise et quel soin les descendants ont pu apporter à la satisfaction de l'âme immortelle. Alors que le mot tombeau n'éveille en notre esprit que l'image d'une pierre nue, ici c'est un domaine entier accordé au repos. Et quel espace pour une âme impériale! A l'extrémité de la voie sacrée, derrière un pai-lou, s'ouvre dans la muraille une porte rouge, à trois vôttes, qui donne accès à un vaste hall où les prêtres revêtaient leurs parures; une allée encore, puis deux stèles à partir desquelles il convenait de descendre à terre; un pavillon, avec une stèle gravée; des animaux et des personna-

ges de pierre bordent l'allée, précédée de deux colonnes; une porte triple, qui est la porte de l'âme; à droite et à gauche, une cuisine et une citerne, car il sied de faire des offrandes aux esprits; un pont à trois arches qui franchit un ruisseau imaginaire; puis des salles vastes, avant d'accéder à la citadelle funéraire. Celle-ci est fermée par une porte à trois arches qui conduit à trois cours successives et enfin au temple où sont placées les tablettes. Au delà, une nouvelle enceinte, et une seconde porte, puis un portique, un autel, un pont encore, une tour qui enferme la stèle du défunt, et une troisième enceinte qui contient un immense tumulus, percé de souterrains et garni de chambres voûtées avec, dans l'une d'elles, anonyme, la dépouille du Fils du Ciel.

Ce n'est pas un tombeau que cet ensemble gigantesque, mais un merveilleux palais à la gloire de l'âme enfin sereine pour l'éternité. Grandeur qu'accroît l'abandon apparent qui a succédé aux pieux pèlerinages de jadis; aujourd'hui le plus humble paysan peut errer parmi les voies sacrées; et peut-être est-ce mieux ainsi de permettre à chacun de sentir combien tout est vain ici-bas et qu'une chose seule compte : le repos dans la mort!

**

Tous les cimetières chinois rappellent cet amour de la nature que ce peuple entend satis-

faire même après la mort. Il n'est malheureusement resté, pour témoigner de ce culte, à part les champs de repos, que les œuvres édifiées par les empereurs. Eux seuls, ou presque, ont bâti pour leurs descendants, et c'est encore une caractéristique de la mentalité de ce peuple qui ne consent que pour une génération. Est-ce parce qu'il ne convient que de se ménager une retraite propre pour l'âme, dédaignant ainsi le souci de ce qu'il adviendra aux vivants, ou bien parce que la brigue, faite d'argile, est destinée à redevenir poussière? Peut-être ces deux sentiments ont-ils conduit les Chinois à négliger ce qui dure. Par contre, les empereurs ont, au cours de leur règne, non seulement choisi et érigé, avec quel luxe, le lieu de leur repos, mais ils ont, pour leurs délassements, aménagé tous ces coins charmants de la campagne pékinoise où ils pouvaient oublier la splendeur austère du palais impérial et vivre, et rêver au sein des éléments. Désirs qui sembleraient frivoles, si l'on ne songeait combien devait être lourd, même pour un Fils du Ciel, le poids d'un trône! De là ces collines artificielles, ces lacs couverts de lotus, ces rocailles semées dans les jardins dont la création donnait peut-être, au maître de caractère divin, l'illusion de continuer l'œuvre d'un Dieu.

C'est ce désir qui se manifeste autour de Pékin, que ce soit au Palais d'Été, trop féminin d'ailleurs, mais dont nous ne voyons qu'une se-

conde édition, dans les ruines de Yuan Ming Yuan, où Chien Lung satisfi son goût d'artiste pour un art occidental, dans le parc de chasse, théâtre de verdure où jaillissent les fontaines et vagabondent les cerfs craintifs.

Bien que ce soit un anachronisme — avec une pointe de mauvais goût — de parler de Nankin, capitale nouvelle érigée sur les marécages, à propos de la grandeur passée de Pékin, je dois constater que là aussi éclate cet amour de la nature, ancré dans l'âme chinoise si moderne soit-elle. Après avoir gardé la dépouille de Sun Yat Sen, durant quelques années qui contribuèrent à la gloire du maître, au sommet de la colline de Pi Yun Tse, les disciples sont venus en grande pompe lui rendre un hommage suprême; de Pékin, ils transportèrent ce nouvel apôtre — car il ne fut vraiment admiré qu'après sa mort — sur la Colline de Pourpre, dans un site admirable, qui domine une autre vallée funéraire où les premiers empereurs Ming avaient choisi la place de leurs tombeaux. Étrange destinée de ce républicain de la première heure, à l'esprit troublé par des théories mal assimilées, qui l'a conduit à reposer près de ceux dont il abhorrait la puissance et à recevoir, comme eux jadis, l'hommage de tout un peuple! Éternelle contradiction encore de l'esprit chinois qui associe les contraires avec, toujours à la base, un sentiment éternel. Les âmes du socialiste et des empereurs se retrouvent,

flottant au-dessus de la même terre, de cette « bonne terre », pour employer l'expression de Pearl S. Buck qui a su merveilleusement comprendre l'attachement irréductible du Chinois à son sol natal, dont les ancêtres ont vécu, et qui est pour lui la manifestation du patriotisme, dans son sens primitif, le seul vrai peut-être.

Toutes les contradictions de l'âme chinoise — il faut bien appeler ainsi, à défaut d'un mot que nous n'avons pas mais qui certainement répond à une interprétation d'un caractère idéographique, ce qui n'est sans doute qu'une manifestation différente d'un même sentiment — semblent d'ailleurs s'effacer en présence de l'Idée, et de la mort en particulier. Et c'est peut-être la raison pour laquelle l'art chinois n'est vraiment grand que dans l'architecture, car tous les édifices, vrais témoins du passé, sont représentatifs d'une pensée haute : demeure du Fils du Ciel, pagodes des dieux, temples des puissances cosmiques, autels des sages, tombeaux des empereurs et des princes, paï-lou de gloire qui sont des arches miraculeuses ouvertes sur un monde idéal, murailles massives, portes gigantesques dressées contre les esprits du mal, stèles funéraires qui perpétuent les mérites des trépassés et protègent leurs âmes.

Sereine philosophie d'un peuple pour qui la mort n'est qu'un pas à franchir, pour qui rien ne meurt; sous un tel signe, la vie ne peut-être

que la recherche d'une joie continue. Douce image d'un paradis terrestre qu'ont troublée les idées modernes venues d'un occident lointain que, dans leur sagesse mûrie par des milliers d'années, les empereurs passés avaient tenté d'ignorer.

C'est parmi les vieilles pierres qu'il est peut-être possible de rejoindre, un peu, l'antique civilisation chinoise. Je ne connais, de par la Chine entière, de lieu plus propice à cette communion imparfaite que la campagne pékinoise. Au milieu de sa clarté, les collines baignées de lumière, avec leurs pagodes, leurs temples, leurs stupas, leurs tours délabrées, inscrivent sur la terre jaune l'histoire des siècles. Loin des bruits de la ville, où les fumées et les sons obscurcissent l'imagination et chassent le rêve, cette vision fait revivre, dans la même nature riche et paisible, les temps enfuis et inonde le cœur de ce calme infini et serein que recherchaient Confucius et ses disciples.

visage à elle, qui n'est pas cosmopolite, loin de là, qui n'est pas « enchinoisé » non plus, mais qui est un reflet atténué de toutes les grâces occidentales agrémentées du sourire chinois. La société européenne de Pékin constitue — parmi les étrangers de Chine — une aristocratie qui doit moins son caractère élégant et cultivé à la qualité de ses membres qu'à l'ambiance environnante, à la vue quotidienne des beautés de l'art et de la nature, au ciel qui émeut les moins préparés aux sensations rares, au commerce avec ce qui reste en ce pays d'éléments lettrés, fins, spirituels, qui ont, semble-t-il, accumulé en eux cette richesse intellectuelle éclose au cours des siècles. Il est un fait certain; seuls connaissent vraiment les Chinois — et par là même la Chine — les étrangers de Pékin. Me pardonnent mes amis de Shanghai, brokers étonnants, businessmen prodigieux, qui jonglent avec les dollars et, d'un chèque barré, mettent à leurs pieds deux ou trois ministres, un général d'armée et même, triomphe suprême, la concubine d'un président! Je leur accorde un sens infini des affaires et une puissance illimitée; je laisse aux charmantes « navy wives » leur séduction incomparable, aux émigrés de Kharbine leur royauté éphémère dans les cabarets luxueux. Que tous ceux et toutes celles, à qui je songe avec beaucoup de plaisir, me permettent de réserver aux Pékinois quelque chose qui ne se monnaye point au Stock

VIII

Il ne sied point — si paradoxal que cela paraisse — de présenter Pékin comme une ville uniquement chinoise. Elle est cependant la plus chinoise de toutes les villes de Chine, l'image la plus fidèle du passé défaillant; elle baigne dans la lumière la plus céleste — aux deux sens du mot — et dans son air aujourd'hui légèrement vicié on y respire encore un peu l'atmosphère des jours défunts. On y rencontre aussi le Chinois intégral, l'homme du Nord, celui qui a le mieux gardé sinon le fonds du moins l'essence de cette sage morale confucéenne et ces manières exquises polies qui sont un charme subtil, analogue peut-être à celui que dispensait la société française du dix-huitième.

Il convient de faire une place à la société européenne de Pékin, non point parce qu'elle a, dans la Chine gouvernée par Nankin, un rôle officiel, mais parce qu'elle a modelé son attitude sur le monde qui l'entoure et qu'elle a un

Exchange : une compréhension relative de l'âme chinoise vraie, un peu aussi de la sagesse et de la philosophie enseignées dans les livres anciens. Me démentiront-ils, ces hommes d'affaires du Sud qui, las de convertir des « mex » en sterlings avec une position sur le « gold », viennent, entre deux marchés de change, respirer l'air de la ville céleste et qui, oubliant leur luxueuse « Chrysler Six », prennent un pouce et s'en vont errer à travers les hutungs et Chien Men, tirés et cahotés par un Mandchou qui ahanna, crache, sue et dégage une odeur aigre ? Tous repartent avec un peu de mélancolie au cœur, et, de retour dans leurs bureaux du Bund, parlent peut-être avec un mépris aimable des fossiles du Nord.

La société étrangère de Pékin est essentiellement diplomatique; que me pardonnent encore les éminents représentants de très hautes et très puissantes sociétés, les journalistes, et tous ceux qui sont demeurés, malgré l'exode du gouvernement; ils n'ont point à cela un mince mérite, car ils veulent jouer encore, à leurs dépens, de la beauté du lieu et de la vie aimable et élégante qu'on y mène. Il est assez paradoxal de constater que c'est grâce aux diplomates que Pékin peut revendiquer le titre de capitale; et cela, alors que le sentiment les vieux Chinois — j'entends par là ceux que n'a point gâtés la trop rapide assimilation des modes étrangères. Le nationalisme a eu beau vaincre et balayer — apparemment

ment tout au moins — les ferments empoisonnés du féodalisme croulant et substituer, à l'état de choses désuet, le règne d'un parti qui se réclame de toutes les révolutions qui ont ébranlé l'Europe, de 1789 à nos jours, et entreprend un programme puisé aussi bien dans les discours des conventionnels que dans les livres de Karl Marx ou les actes de Lénine. Il reste, enclose dans les murs de la cité de Kubilai, une âme chinoise qui se rit des changements éphémères; un esprit subsiste, vivace comme ces arbres séculaires qui plongent leurs racines dans la terre jaune qu'apportèrent les vents du Nord et qui, allant chercher l'eau lointaine, déploient, à chaque printemps, une verdure nouvelle.

Il existe, me semble-t-il, impondérable et réelle, une communion entre cette mentalité chinoise et l'esprit des occidentaux de Pékin; analogie basée sur rien peut-être, sinon sur l'amour commun pour la vieille cité, ses palais vénérés, ses hutungs où les porcelaines, les pierres dures, les peintures, les bronzes, les ivoires, les soies, tous ces objets d'art dont regorge la ville, sont un témoin quotidien de l'histoire glorieuse. Est-ce aussi parce que Pékin est le paradis des artistes et des femmes, que chaque chose y est un plaisir des sens et que l'occidental le plus austère y découvre la joie du sourire, de ce sourire qui erre constamment sur les lèvres du Chinois du Nord délicieusement aimable ?

Pékin polit les gens mal nés, au sens intellectuel de l'expression; qui y a vécu en part artiste, si le terrain n'est point par trop inculte. Et c'est une cité où l'on vient mourir! En est-il une autre au monde qui partage cet éloge, en dehors de Constantinople peut-être, avec la terre natale? Cet amour pour une ville est tel que nombreux sont les Américains qui viennent y prendre une retraite définitive. Je cite cet exemple parce qu'on considère de par le monde — à tort d'ailleurs — les habitants des Etats-Unis comme les moins enclins à s'émouvoir de la beauté des ruines.

Est-ce que les diplomates sont responsables de cet engouement? Cela n'est point absolu, mais il faut bien admettre que leur opinion prévaudrait, et comme elle est le fait de gens instruits et cultivés, qui par ailleurs ont une influence propre, elle porte ses fruits. La réputation des diplomates est très mauvaise et très fautive; ils ont un grave défaut, celui d'être aimables et bien élevés. C'est une chose qu'en notre siècle on pardonne de moins en moins. Ils aggravent d'ailleurs leur cas en laissant se perpétuer, sans y répondre que par des sourires, des légendes peu flatteuses; il leur faudrait un syndicat. Mais je sais qu'ils ne se résoudront jamais à pareille inélegance et qu'ils préféreront, avec ce scepticisme empreint d'indulgence qui est leur, laisser s'envoler, en fumées, les potins médisants et continuer à donner l'exemple, là où ils passent,

d'une société de bon ton, anachronisme évidemment aux yeux des esprits pratiques et vulgaires.

Le miracle de Pékin est d'avoir réuni, dans un quartier désuètement clos, les représentants des pays du monde et d'avoir fait voisiner le Brésil et les Soviets, l'Allemagne et la France, l'Angleterre et l'Espagne, l'Italie et la Norvège, sans souci des amitiés ni des haines. Ceci s'est fait, en des temps déjà lointains, dans le but de soustraire les diplomates à la curiosité inquiétante de la populace chinoise, qui s'est manifestée, parfois, en colères sinon spontanées du moins dangereuses. Mais, par un juste retour des choses d'ici-bas, qui ne pouvait mieux s'affirmer qu'au pays de l'éternelle sagesse, ce quartier désormais sacré est devenu, à maintes reprises, l'asile le plus sûr pour de très grands politiciens tombés brusquement du haut de leur piédestal et qui, livrés à leurs frères, auraient commis de très vite avec les mânes de leurs ancêtres. Si un bienfait n'est jamais perdu, j'en conclus que c'est de là que vient peut-être cette sympathie spirituelle, qui s'est établie entre étrangers et Pékinois, grâce à laquelle un occidental peut, sans encourir le blâme de trahison, compter parmi ses amis des représentants de partis ennemis et se donner le plaisir de les réunir à sa table et de les voir se saluer et se complimenter avec d'autant plus de chaleur que la haine entre eux est plus forte.

Je crois que les diplomates qui ont été « en poste » à Pékin doivent beaucoup aux Chinois; ce n'est pas en vain que l'on assiste à des changements de régime perpétuels; cette instabilité normale fait certainement perdre l'habitude de miser sur un seul cheval. Si la vie est une course, il est bon d'égaliser les chances; la politique chinoise est une merveilleuse école et — si les places n'étaient limitées — le Quai d'Orsay devrait envoyer à Pékin tous les attachés du concours. Je souhaite que ceux-ci ne me lisent pas; peut-être me prendraient-ils au sérieux et sentiraient-ils les regrets exprimés par leurs camarades heureux qui, les soirs d'été, sous la lune blanche et claire, dansaient sur le roof de l'Hôtel, une blonde « navy wife » penchée sur leur épaule, leur nassillant des paroles tendres qu'ils ne comprendraient pas. Douceur des soirs d'été, au-dessus de la ville jamais endormie; les spencers blancs et les pantalons noirs des hommes mêlés aux robes nuancées des occidentales et aux tuniques brodées qui moulent les corps si minces des Chinoises! Douceur du mauvais jazz où la chanson plaintive du saxophone domine; orchestre « en-chinoisé » lui aussi, très doux et très lent, qui permet à la danse de rapprocher deux sexes dans une étreinte qui n'aura généralement pas de suite! Douceur des frôlements, des baisemains moites; atmosphère d'amour anglo-saxon qui ne dépasse pas un but fixé et qui enrichit

l'esprit de jouissances aiguës, exarcebées encore par l'électricité qui charge l'espace!

Ceci n'est pas seulement un intermède musical, mais une image fidèle de cette vie qui mêle étrangers et Chinois et qui fait que des races, séparées par le fossé profond de l'histoire, de la morale, des moeurs, des croyances, se découvrent une âme commune. Quelle en serait la raison, sinon le charme de Pékin? Et comment expliquerai-je que cette doctoresse du P.U.M.C., américaine cent pour cent, vient danser revêtue d'une robe chinoise, ou que ce nordique salue les femmes, la tête penchée, la main droite sur le cœur, la main gauche balançant mollement un éventail?

Il n'est pas de pays au monde où l'étranger sente davantage chez lui, sans doute parce que l'indigène n'est nulle part d'accès aussi facile. De cela les voyageurs, journalistes, écrivains en particulier, en profitent largement, grâce à la complaisance des diplomates, sans que ceux-ci d'ailleurs soient payés de retour. Il n'est point besoin, en Chine, d'avoir eu le prix Nobel pour être reçu par un président de république ou un ministre d'Etat, ou un général, ou un grand chef de bandes; il est même rare que le visiteur ne soit convié à dîner. Et c'est l'occasion d'une partie gaie, d'où les femmes sont exclues, mais où paraissent les « sing song girls », qui sont des chanteuses, des musiciennes et des courtisanes; elles

apportent leur grâce fardée et leurs sourires et, assises sur les genoux des convives, font respirer leur parfum violent et modulent, sur un ton criard, une vieille chanson qui écorche les oreilles. On ne voit pas très bien notre Président, ni même un ministre des Beaux-Arts dînant avec un reporter du *New-York Herald*, par exemple, et, tout en discutant des problèmes du désarmement, tenir dans ses bras une promeneuse des Folies-Bergère, invitée à cette occasion.

Cette vie sino-européenne n'est pas, à vrai dire, l'image unique de la Chine, tant s'en faut, mais elle existe et elle a cet avantage d'offrir à l'étranger une connaissance relative de ce que la Chine a gardé encore de son vrai visage et de ses traditions, faites de politesse raffinée, de scepticisme indulgent, du mépris souriant de tout ce qui n'est pas asiatique, de cruauté parfois, de noblesse toujours, même dans le crime. Les Chinois savent — savaient plutôt, car hors de Pékin surtout tout se transforme — assouvir leur vengeance avec élégance, et c'est en quittant un festin où il avait été honoré à l'égal d'un demi-dieu que l'hôte choisi tombait sous des coups mystérieux. Et les meurtriers — à jamais ignorés — suivaient sans doute le char funèbre et mêlaient leurs voix aux éloges du défunt! Aujourd'hui Nankin emprisonne ses ennemis politiques, leur laisse une liberté conditionnelle, leur ménage une cage dorée, les libère même!

*
*
*

Mais tout n'est pas qu'amour ici-bas, et dans ce sanctuaire qu'est le quartier diplomatique, il est une retraite interdite aux Chinois, quels que soient leurs titres de noblesse ou leurs diplômes de Harvard, Oxford et autres lieux : dernière barrière de l'occident, dernier refuge aussi peut-être pour ceux des étrangers qui craignent de perdre pour toujours leur mentalité blanche. C'est le Péking-Club, international et très britannique où seuls pénètrent — de par une nécessité subie — ces représentants de la race jaune — frères inférieurs pour les Chinois — que sont les Japonais. Encore est-il juste de dire qu'ils profitent très peu de la faculté — obligatoire — qui leur est donnée.

Ce club évoque un cottage de la banlieue londonienne, avec la seule pelouse vraiment verte du nord de la Chine; dès l'entrée, on y respire cette atmosphère confortable de l'Angleterre : fauteuils profonds, hautes cheminées, magnifiques têtes de dix cors, trophées de chasses glorieuses, gravures hippiques, photographies très dignes de gentlemen qui furent les honorables présidents de cette société choisie. Car ici ne sont point admis ceux qui ont boutiqué sur rue! Le bar est vaste et silencieux; le lent murmure des conversations est scandé par le roulement sur les tables des dés qui désignent les perdants; jeu charmant et inutile, puisqu'il est admis qu'il con-

vient de boire autant de « drinks » qu'il y a d'assistants et que celui qui vient de perdre est éliminé du jeu, mais continue à s'abreuver. Le grand charme du Péking-Club est que la parole n'y est point obligatoire; il partage certes cette supériorité avec tous les clubs britanniques, mais la qualité de ses membres rend cette règle plus stricte que partout ailleurs; là le whisky et le gin sont vraiment rois, et, dans un confort absolu, on peut rêver des heures en toute quiétude; il est possible de s'enivrer seul, et en silence, volupté suprême!

Il existe bien, près de la vérandah qui domine les « courts », une salle minuscule, sacrifiée dans cet ensemble aristocratique et réservée aux « ladies »; mais elle est à peu près abandonnée autant que ces compartiments de « dames seules » qu'on voit parfois sur nos lignes secondaires. Par là se manifeste la supériorité du mâle, qui est encore un dogme chez les anglo-saxons, et il est bien qu'à Pékin cette mesure s'affirme comme une nouvelle preuve des liens qui unissent mentalement étrangers et Chinois; là aussi, malgré la séparation entre elles, deux races se rejoignent. Il est certes juste d'associer la femme aux jeux sportifs; il est même de bon ton de lui offrir un breuvage après le match, sous la vérandah; mais le sexe inférieur ne saurait être admis à venir s'accouder au bar; l'homme seul sait boire selon les rites.

IX

Chien Men est la cité pauvre en histoire et en élégance, exilée hors des murs où s'étalent la splendeur de la Ville Impériale et la noblesse du quartier tartare. C'est là que les Mandchous reléguèrent les fils de Han soumis. Le temps, niveleur divin, a réparé l'inégalité de jadis. Si Chien Men ne compte point de palais historiques, elle recèle dans ses rues tortueuses et étroites, aux noms utilitaires, tout ce que le négoce chinois peut offrir de rare, de beau, de vieux, de vrai, d'imité, au touriste étranger. Rue de la Soie, rue des Lanternes, rue des Jades, rue des Fourreurs, rue des Orfèvres! Là grouille la vie présente et s'accumulent les richesses dispersées avec la chute de l'empire. Mais Chien Men n'est point seulement un sanctuaire de l'art, un ghetto où dans l'ombre des boutiques scintillent des joyaux. C'est aussi un éden amoureux, où, loin des yamens, les riches Pékinois venaient — et viennent encore — goûter, dans les restaurants

fameux qui gardent les recettes des mets rares cuisinés dans les provinces lointaines, les plaisirs de la table et caresser en même temps les frères chanteuses, gracieuses, mignardes, autres objets d'art pétris par des mains habiles.

Jolies poupées peintes, aux robes de soie chatoyante, qui êtes toutes — mensonge charmant — nées à Soochow, là où, selon le proverbe chinois, il faut aimer ! Corps presque insexués, adolescentes qui n'avez même point perdu, avec votre virginité, toutes les illusions de la jeunesse et qui riez à la vie, sans souci du lendemain ! Futures concubines, épouses peut-être, dont le charme agira sur les sens d'un politicien vieilli et qui, un jour, recevrez les hommages et les cadeaux d'hommes très puissants et très craints ! Sans le savoir, vous tenez le flambeau qu'avaient laissé tomber les courtisanes d'Athènes. Vous devez la considération qui vous entoure à cet esprit d'égalité qui règne en votre patrie où tout mérite a sa récompense, y compris la beauté.

Comment ne point vous adresser une pensée amicale, poupées sans cervelle, qui grignotez des graines de pastèque et posez des questions naïves, dignes des premiers âges de la femme ? Vous n'avez pour l'étranger qu'une curiosité amusée et vous daignez vous asseoir sur ses genoux, et lui chanter à l'oreille vos chansons grinçantes et inintelligibles. Vous êtes aussi un ornement de cette race qui vit l'heure présente et pour qui

le passage sur cette terre ne doit pas être un sujet de tristesse.

Vous êtes délicieuses, vous que l'on retrouve pareilles, de Moukden à Canton, suivies d'un aveugle tirant de son violon des plaintes grêles, que vous scandez inharmonieusement. Vous avez, comme vos maîtres dont vous faites vos esclaves, cette politesse raffinée qui n'est pas de mode dans les maisons les plus closes de l'Europe. A l'appel rauque du tenancier, vous venez, une par une, défilier devant le visiteur, les yeux baissés, vêtues de votre robe d'apparat, et vous ne vous arrêtez que sur un signe discret. Puis vous attendez les compliments et vous ne vous prêtez aux fantaisies qu'après une longue lutte qu'abrégerait sans doute l'annonce d'un prix fort. Encore est-il juste de dire que vous n'accordez vos faveurs aux étrangers que s'ils vous sont présentés selon les rites et après avoir imposé un délai qui est un hommage équitable à votre science.

Ai-je tort de vous faire une place dans l'évolution de cette ville, céleste entre toutes, et de soulever le voile léger qui couvre les nuits galantes de Pékin ? En toute conscience, je ne m'eslime point coupable, car que serait sans vous la Chine toute entière, et comment se perpétuerait cet art de la volupté, si vous n'étiez plus honorées, comme l'ont fait les sages, les poètes, et ces peintres inconnus qui, sur la soie, le papier de

riz, les porcelaines, ont glorifié la gamme infinie de vos talents?

Vivez, chantez, aimez, petites « *sing song girls* » de Chien Men, sans souci de la politique des toukiuns, des rivalités de Canton et de Nankin, de la menace russe ou japonaise; vivez et versez dans le cœur de vos amants puissants la paix amoureuse qui leur permettra de juger, avec le scepticisme qui convient, les tribulations des jours!

**

Chien Men se prolonge par des boutiques qui s'échelonnent, de moins en moins riches, jusqu'à des terrains vagues, cloaques de boue quand il pleut, rendez-vous de la marmaille chinoise sous le soleil, qui bordent les murs d'enceinte des Temples du Ciel et de l'Agriculture, de chaque côté de l'avenue que forme Young Ting Men. C'est là que, devant une foule insensible, le bourreau tranché la tête des condamnés qui ont auparavant parcouru la ville, à pied ou sur des chars, suivis par une haie de spectateurs gais et curieux. La marche funèbre est accompagnée de rires.

Image encore de la Chine, ce mélange de gaieté et d'horreur, de deuil et d'indifférence. A ce point que mariages et enterrements se ressemblent étrangement; les mêmes figurants s'y retrouvent, vêtus des mêmes oripeaux, la même musique dis-

cordante, les mêmes bannières; toutefois les trépassés ont droit à un asile plus vaste et à un plus grand nombre de porteurs; ils ont aussi l'hommage accablé et pleurnichard des mâles de la famille qui, en blanc, le suivent; Le cortège nuptial ne se distingue que par l'absence du cercueil, évidemment, remplacé par un palanquin hermétiquement clos de soie rouge, où la mariée, fermant la marche, médite, portée par quatre coolies, sur son destin nouveau.

**

C'est dans cette partie Sud de Chien Men qui rappelle vaguement les zones des fortifs que les empereurs ont élevé les temples dédiés aux divinités les plus redoutables, les Nuages, la Pluie, le Vent, le Tonnerre, rassemblés dans cette enceinte qui porte le nom de Temple de l'Agriculture, et bâti cette merveille qu'est le Temple du Ciel.

Ce dernier sanctuaire est entouré d'une muraille longue de six kilomètres, qui enferme des arbres vénérables, pins, cèdres, cyprès séculaires. Une porte rouge s'ouvre sur une longue avenue droite et pavée, qui conduit à un majestueux escalier; un mur encore et, sur la gauche, le temple: une rotonde de marbre avec trois étages de balustrades qui comptent trois cent soixante piles, une pour chaque jour de l'année chinoise; sur ce piédestal gigantesque, que l'on gravit par

des marches disjointes aujourd'hui, s'élèvent, posés sur le mur circulaire de pourpre et les colonnes de laque, les toits d'azur que termine une boule d'or. Simplicité grandiose de cet édifice qui, vraiment, évoque l'élan de tout un peuple vers le ciel! Blanc pur, rouge sanglant, bleu céleste, qui éblouissent l'œil humain! Tout est parfait ici; l'abandon qui laisse les herbes croître entre les marbres et les tuiles ajoute encore à la grandeur du lieu, de même que cette quasi-nudité de l'intérieur, que n'occupent que le trône impérial et quelques écrans, tout de laque dorée.

Dans le Sud, au delà d'une allée, l'Autel des Sacrifices : haute et immense table ronde, d'un marbre pur, qu'entourent des balustrades sculptées de dragons, de phénix, d'attributs divins, que le Fils du Ciel foulait seul, et sur lequel il se prosternait, offrant ses prières et son adoration au Maître Suprême dont il était le représentant sur la terre.

Les empereurs sont morts, et le Temple du Ciel est en ruines; tout près sonnent les clairons de l'armée chinoise et un poste de T.S.F. lance, par l'espace, ses ondes crépitantes; mais dans l'enclos qu'ombragent les pins, ces deux splendeurs demeurent, peu visitées par la foule qui y craint peut-être un retour des âmes offensées, et, là, comme dans les cours de la Ville Interdite, flotte une atmosphère de beauté divine.

II

PÉKIN ET LA RÉPUBLIQUE

I

Sied-il de parler de politique en évoquant Pékin? Bien que cette ville soit le dernier refuge des philosophes et des lettrés, elle est aussi la plus accueillante à ceux qui rêvent de complots. Est-ce parce qu'elle ne se console point d'avoir été frustrée de son titre? Il est certain qu'elle garde un attrait persistant que subissent même les politiciens du Sud, lesquels possèdent cependant, comme dans tous les pays du monde, un esprit astucieux et retors. C'est peut-être pour fuir l'atmosphère dangereuse de la capitale impériale que les « jeunes Chinois » — dont beau-

coup portent des barbes blanches — sont allés bâtir, sur les ruines des Tai-Ping, une cité ra-jeunie, Pékin garde la mentalité ancestrale, tempérée et frondeuse, artiste et nonchalante, qui se rit des violences et des éclats des méridionaux; c'est le royaume des gens racés qui, sans regretter les temps enfuis, conservent le charme des mœurs d'autrefois et attendent sans impatience que les orages présents fassent place au calme bienfaisant. Pékin est aussi la ville où l'étranger sent le meilleur accueil. L'hospitalité chinoise est proverbiale, et à juste titre, mais le Chinois du Nord a, sur celui du Sud, l'avantage d'un esprit équilibré, et la xénophobie, arme brandie périodiquement tel un épouvantail et qui n'est qu'un accessoire secondaire des ressources infinies de la diplomatie céleste, n'est pas proprement pékinoise. Ce n'est point par bonté d'âme sans doute que les habitants de la ville historique offrent aux occidentaux un visage plus souriant, mais parce qu'ils savent s'adapter, plus intelligemment et avec plus de pondération, aux exigences du modernisme. Les Sudistes, fâcheusement américanisés, sont les plus ardents à vouloir chasser les « diables blancs » qu'ils copient jusque dans leurs inventions les plus grotesques et les moins durables. Les Pékinois ont laissé les étrangers apporter les bienfaits de leur science et ils ont su en profiter, souvent à très bon marché. C'est ainsi qu'ils utilisent, sans avoir réglé

tous les comptes, les chemins de fer construits par nos ingénieurs et font durer — le temps étant une valeur relative — un matériel fragile au delà de toutes les limites savamment calculées.

Les inventions n'ont guère modifié la vie journalière; la Chine du Nord, républicaine, où, défiant les horaires, circulent des locomotives américaines, anglaises, françaises ou belges, où des gares rappellent les plaines bavaroises et la banlieue de Londres, où des affiches gigantesques vantent les produits de la Standard Oil et de la British-American Tobacco Company, continue à penser comme au temps où régnaient les derniers Tsing. Il n'est pas nécessaire de s'écarter très loin de la voie ferrée pour trouver un paysan prêt à s'incliner devant un cachet reproduisant un sceau impérial.

Les Chinois sont-ils xénophobes à proprement parler? Je ne le pense point; je crois plutôt qu'ils s'inquiètent de voir que le progrès imposé coïncide avec un accroissement et une continuité fâcheuses des guerres civiles et rend plus lourdes encore les contributions des chefs militaires; ils craignent aussi des transformations trop brusques qui bouleverseront leurs croyances et leurs traditions millénaires. Il me semble que ce peuple eût souhaité voir l'Europe, l'Amérique, le Japon le laisser suivre sa destinée à travers les âges, sans rien changer aux lois établies. C'est plutôt ce sentiment de liberté, cette conscience

de posséder une civilisation égale, ce désir de vivre en paix, à l'abri de ce qu'il considère comme des folies inutiles, qui ont engendré les révoltes contre les appétits des autres nations. Est-ce là réellement de la haine? C'est en tout cas l'impression qui se dégage d'un long commerce avec les lettrés du Nord, dont la tolérance est une qualité héréditaire.

Je considérerais volontiers l'état actuel de la muraille de Chine comme un symbole; elle reste debout, attestant la pérennité de la civilisation chinoise, mais, détruite dans sa continuité, elle a laissé, par ses brèches, pénétrer les influences extérieures. La vieille terre chinoise a été poluée; mais l'édifice se dresse encore vers le ciel, comme un témoin de ce qui ne périra point. Ainsi pensent, je crois, ces sages Pékinois qui, dédaignant les viles contingences et les discordes éphémères, se plaisent à peindre, amoureusement, sur le blanc immaculé du papier de riz, les caractères d'un poème ancien ou les lignes d'un paysage tranquille. Ceux-là sont nombreux encore qui, malgré le désordre apparent, conservent une foi inaltérable en la durée des principes; ils représentaient bien plus l'esprit de la race que ces politiciens bruyants qui essaient, en appliquant une science mal digérée dans nos universités, de rénover leur pays et ne font que prolonger les troubles. Ceux-ci disparaissent, au hasard des luttes, et les sages demeurent, dont le

nom se propage à travers les masses; ceux-là communient réellement avec la foule paysanne, qui est au fond toute la Chine; ils ont les mêmes croyances dans les maximes inscrites dans les livres, le même amour pour la terre chinoise, cette terre cultivée avec tendresse, qui donne le pain, le gîte, le vêtement, le repos éternel, cette terre qui est peut-être le seul dieu dont le culte ne varie pas.

Plus de trois cents millions d'êtres vivent d'elle, et chez tous est pareil le désir d'y avoir la demeure dernière, au lieu choisi, que vénéreront les descendants, apaisant ainsi les esprits mauvais et garantissant le bonheur dans l'au-delà. C'est cet amour — à caractère divin — qui explique un peu ce que l'on appelle le nationalisme chinois, mot occidental qui ne traduit que très imparfaitement toute la pensée enclose dans le caractère qui représente le coin où l'on naît, vit et meurt, le sol nourricier et avare tour à tour, source des jours fastes et des heures de tristesse. Sentiment qui ne correspond certes pas à notre patriotisme, mais qui n'est peut-être pas très éloigné de celui qui animait nos ancêtres, alors que l'idée d'unité n'avait point pénétré les esprits, sentiment à la fois local et général puisqu'il peut soulever tout un peuple contre une menace étrangère par la crainte d'être chassé, dépeuplé de cette terre qui est le séjour assigné pendant la vie et la mort.



Il faut connaître la vie de Pékin, lumière et reflet de toute la Chine, depuis la chute de la monarchie, pour comprendre comment un aussi vaste empire a pu tomber dans l'état désordonné qui s'offre aujourd'hui à nos yeux. En vingt années, la capitale a vu plus de révolutions, de changements de régime, de maîtres éphémères, d'intrigues, de victoires, de défaites que n'en compte l'histoire connue de la plupart des nations. C'est aussi depuis l'avènement de la République que le contact avec le monde occidental, réduit sous l'empire à des conversations officielles ou officielles, s'est précisé. Il est vrai qu'aillleurs; à Shanghai, à Canton, à Tientsin, et dans d'autres « ports ouverts » de moindre importance, étrangers et Chinois se rencontraient depuis longtemps et collaboraient même, dans les banques et dans les entreprises. Mais tant que régna le Fils du Ciel, le monde chinois de la finance était quelque peu méprisé par la foule des princes, mandarins, courtisans, peut-être comme le furent les premiers banquiers juifs. Et Pékin donnait le ton, Pékin, métropole religieuse, politique, intellectuelle.

Ce fut l'époque aussi où les premiers « *retirés et étudiants* » atteignirent l'âge mûr et certains avec une foi sincère d'ailleurs, voulurent entrer

chir l'esprit national des connaissances qu'ils avaient acquises. C'est à partir du jour où la Chine devint républicaine que tombèrent les barrières qui existaient entre les représentants de l'Occident, murés dans leur quartier austère, et le cerveau chinois. Qu'on ne me fasse point dire qu'une race nouvelle, imprégnée de notre civilisation, s'offrit à nous! Bien au contraire, la facilité désormais offerte de se mieux connaître fit sentir davantage les différences essentielles entre deux mentalités étrangères, mais permit aussi de comprendre que cette différence existait et d'en discerner les raisons et les aspects.

Et c'est pourquoi j'estime que le rôle de Pékin fut capital, depuis 1911, dans l'histoire des relations entre la Chine et les pays étrangers. Il est de mode, même chez ceux qui, ayant vécu en Chine de nombreuses années, devraient s'efforcer de contredire les idées fausses, de se moquer de l'anarchie qui règne en ce pays, et de considérer comme voués à l'échec les efforts des politiques chinois. On oublie par trop que jusqu'à 1911, près de quatre cents millions d'habitants ont vécu sous une loi qui était sensiblement la même depuis vingt siècles, loi qu'un homme jusque-là suffisait à faire respecter; on oublie que ce peuple, dont la civilisation n'a pas changé ni même évolué, privé tout à coup de ce maître qui était en même temps le symbole de l'unité de la race, a pu se trouver désarmé, ne sachant qui

croire et à qui confier sa destinée; on oublie que, parmi ceux qui tenterent d'établir un ordre nouveau, beaucoup furent animés des intentions les plus nobles; on oublie aussi que le désordre actuel n'est pas imputable seulement aux rivalités des partis et aux appétits des généraux; n'y eût-il pas des étrangers qui se félicitèrent d'un état de choses qui pouvait faciliter leurs projets? Il est un fait certain, c'est que beaucoup des hommes d'Etat chinois d'aujourd'hui — et qui, je le répète, sont pour la plupart guidés par l'amour de leur pays — ont peut-être voulu transformer trop vite des institutions séculaires et adapter sans assez de discernement leur science acquise à l'étranger. Le terrain avait besoin d'être préparé avant d'y semer les graines nouvelles.

Qu'on se représente cet immense territoire livré à lui-même et à des chefs qui n'étaient plus que des hommes! Qu'on y ajoute les guerres intérieures, les famines, les inondations, et les misères qu'elles apportent! Et peut-être ne s'étonnera-t-on point d'avoir vu des fils de Han, dont la morale est pleine de sagesse, chercher un remède au mal par tous les moyens possibles. Ainsi s'expliquera-t-on que Sun Yat Sen et ses disciples aient fait appel, quelque temps, aux théories de Lénine et que, pour vaincre, ils se soient servi de Borodine. La victoire obtenue, d'ailleurs, ils surent se débarrasser de comparses qui ne pouvaient plus qu'égarer l'âme chinoise.

L'histoire toute récente de Pékin est un résumé de ce que fut la vie de tout un peuple, qui, aujourd'hui encore, cherche son équilibre et qui finira par le trouver, si le monde veut bien ne pas mettre trop d'obstacles à la paix à laquelle il aspire.

dérailles des deux dernières puissances célestes sonnèrent le glas de la monarchie. Quelques temps désemparée, inconsciente encore de n'avoir plus à craindre les fantaisies d'un tyran, Pékin ne s'aperçut même pas que, quelques années durant, les ultimes représentants d'un système mort tentaient de maintenir sur le trône un enfant, Suen Tong, et de relever ainsi un flambeau éteint pour toujours. Un apôtre, au nom hier inconnu, Sun Yat Sen, chantait au peuple un évangile nouveau, où éclataient les mots de liberté, d'égalité et de fraternité.

Le palais impérial, avec ses princes, ses eunuques, ses femmes, désormais inutiles, était envahi par le silence; les herbes commençaient à croître entre les dalles de marbre; un enfant, que suivait un précepteur étranger, jouait dans les jardins de Siang Fei!

Un homme, à qui, du moins, le souvenir des fastes passés n'avait point fait perdre le sens des réalités, Yuan Chi Kai, tenait la barre du navire, attentif à ne point le laisser sombrer dans une tempête totale. Et lorsqu'en 1911 éclata au Yunnan le mouvement révolutionnaire qui menaça de gagner très vite la Chine entière, le mandarin qui avait aidé Tseu Hi à usurper le pouvoir imposa à la Régente indécise Long Yu une abdication pure et simple et institua, le 12 février 1912, le premier gouvernement républicain chinois.

II

Il y a vingt ans, un matin d'hiver, alors que le soleil émergeant de la brume légère étendue sur la plaine jaunie s'élevait dans le ciel immaculé, apportant au monde céleste la joie de sa lumière, Pékin se réveilla républicaine. A vrai dire, depuis les jours sanglants de 1900 au cours desquels la Chine du Nord avait vu, avec un effroi qu'augmentait son ignorance du monde extérieur, s'affirmer brutalement la force redoutable de l'Occident, Pékin avait senti le destin fatal s'appesantir sur la dynastie mandchoue, agonisant d'avoir trop vécu. Le pouvoir du Fils du Ciel était tombé aux mains d'une femme, la vieille Tseu Hi, qui reléguait dans l'ombre Koang Su, dernier empereur! Et ni les cruautés, ni la folie érotique du « vieux Bouddha » — ainsi nommait-on tout bas l'impératrice — ne purent faire taire le bruit de l'orage qui s'annonçait dans le Sud et qui, bientôt, ferait crouler le trône divin. Koang Su et Tseu Hi moururent, en quelque jour ignoré de l'an 1908, à peu d'intervalle et les fu-

Pékin, capitale de la République! Il semble que, ce jour-là, un sourire ait fleuri sur les lèvres des habitants de la cité. Non point parce que brusquement l'âme chinoise s'était donnée avec joie à un idéal nouveau; le scepticisme confucéen résiste à tous les coups d'Etat; point non plus parce que l'humble coolie-pousse ou le riche marchand de Chien Men crurent qu'ils allaient s'ouvrir pour eux des paradis jadis fermés. Mais sans doute parce que, depuis des années, le souffle de la mort passait sur la Cité Interdite et parce que, confusément, chacun sentait que cette dynastie mandchoue, vestige d'une race éteinte, ne représentait plus rien, qu'un vague symbole, qu'une image effacée d'un passé touchant mais enseveli. Parce qu'aussi, à cette trop longue période véneue dans la nuit, devait succéder une ère nouvelle, heureuse ou malheureuse, mais compréhensible à des mortels qui vivent dans un ciel tout de clarté. Il est de fait que Pékin, et la Chine tout entière, tout au moins celle qui pense un peu, oublièrent avec une rapidité sans égale jusqu'au souvenir de l'idée monarchique.

**

Pékin allait connaître les joies de la démocratie; mais comme le temps n'a nulle valeur propre, et que la vie ne vaut que par les plaisirs qu'elle procure, la capitale devenue républicaine allait faire, de son nouvel état, un long

apprentissage qui est une source inépuisable de sujets de vaudeville. Au cours de ces vingt années, elle a vu passer quantité de maîtres éphémères; des batailles, plus bruyantes que sanglantes, se sont livrées près de ses portes; les cours des palais impériaux se sont ouvertes à la curiosité de tout un peuple, craintif et respectueux d'abord, indifférent par la suite. Et peut-être que tous ces événements brusqués dont Pékin a été le théâtre ont fait renaître, dans l'esprit des vieux lettrés, la philosophie traditionnelle et souriante que l'autocratie des derniers empereurs avait mise en sommeil; d'où aussi l'éclosion de toute cette société actuelle, passionnée des jeux politiques; car pour elle la politique est vraiment un jeu, avec ses chances alternées.

Du moins Pékin eut-elle la chance, à l'aube de sa vie nouvelle, d'être régie par Yuan Chi Kai, mandarin authentique, ancien vice-roi, devenu républicain non par goût, mais par raison. Un Mac-Mahon aux yeux bridés qui sut ménager la transition entre deux régimes, l'un de pouvoir absolu, l'autre théoriquement exercé au nom du peuple et qui devait aboutir à la plus agréable confusion qui ait jamais secoué un vaste empire. Si le changement fut profond, le même esprit domina, mais sur une autre scène, avec des acteurs en partie nouveaux. La Chine ne peut pas ne pas être la terre bénie des intrigues; mais

celles-ci; jadis menées par des princes, des eunuques, des concubines impériales, dans les palais aux tuiles d'or, le sont aujourd'hui par des financiers, des généraux, des universitaires et d'aimables femmes qui sont parfois légitimes.

Yuan Chi Kai sut conserver assez de pompe aux cérémonies républicaines pour que la vie brillante de cour — qui assurait aux habitants de la cité quelques compensations matérielles à l'obéissance due au Fils du Ciel — ne s'effacât point tout à fait. Il faut aux Chinois, sinon le pain et les jeux que réclamait le peuple romain, du moins le bol de riz quotidien — ou quelque succédané nourrissant — et ces fêtes bariolées où s'agitent d'énormes cartons peints inoffensifs, des génies, des dragons, des animaux sacrés et où crépite — durant des jours et des nuits — toute la gamme des pétards et des feux d'artifice.

Yuan Chi Kai dirigeait d'une main ferme les destins de la Chine, sachant imposer sa volonté dans les provinces lointaines, mater les révolutions qui couvaient dans le sud, placer aux postes de direction des créatures dévouées; la dictature remplaçait l'empire. Mais pour donner aux idées nouvelles quelques satisfactions d'amour-propre, peut-être aussi parce qu'à toute chose sérieuse il convient de mêler une pointe d'ironie, il fit à la nation le présent d'un Parlement, élu selon des procédés très lointains de ceux qu'ont enseigné

aux occidentaux des lois conçues après de mûres délibérations, mais où l'argent avait une part prépondérante.

En 1913, Pékin devenait une ville parlementaire! Et Yuan Chi Kai se faisait nommer, par ces représentants dont la plupart le combattaient dans la coulisse, avec une majorité appréciable, Président à titre définitif. Il semble que le vieux dictateur, désireux de ne point trop vite abandonner à une masse d'incapables le gouvernement d'un peuple sage, inquiet aussi de voir monter, dans le ciel cantonnais, l'étoile d'un théoricien mystique, Sun Yat Sen, qui plus tard devait être sacré martyr de sa foi, se soit assez rapidement lassé des évolutions de marionnettes sur le théâtre politique. Peu de mois après sa naissance, le Parlement mourait. Pékin n'eût eu nulle peine; à mesure que le silence gagnait plus profondément la Ville Pourpre et que le peuple envahissait, aux jours de fête, les parcs du Nan Hai, que les jonques sillonnaient les lacs où voguait Tseu Hi, la cité s'embellissait des progrès de l'occident; les étrangers accouraient dans la capitale vénérable, apportant leur or. Un âge nouveau s'ouvrait, plein de promesses et de joies fructueuses.

Yuan Chi Kai se débarrassa de ses adversaires les plus gênants et, peu à peu, rétablit un ordre de choses qui ressemblait étrangement à l'ancien, sans Fils du Ciel; des cultes étaient

restaures, qu'avait oubliés la jeunesse. Dans les Yamens, le mot d'empereur était à nouveau prononcé; un jour de l'hiver 1914, le Président, revêtu d'un costume liturgique, entouré d'une foule de prêtres, gravissait les degrés de l'Autel des Sacrifices et, la tête levée vers le ciel bleu, répétait les gestes impériaux.

Est-ce que Pékin allait redevenir une capitale monarchique et une nouvelle dynastie allait-elle monter sur le trône de laque et d'or, vide depuis plusieurs années déjà? Le drapeau aux cinq couleurs n'allait-il pas s'effacer devant l'emblème orné du dragon? Le vieux mandarin, qui avait donné tant de preuves éclatantes de sa finesse, commit là sa première et fatale erreur de psychologie. Cependant, il avait employé toutes les ruses; il avait énergiquement repoussé les offres suppliantes qui lui avaient été faites, affirmant son indignité et son incapacité; il préférerait mourir — ou quitter sa patrie — plutôt que d'accepter ce que lui demandait tout un peuple! Puis, il avait énuméré toutes les raisons qui, à son grand regret, l'obligeraient peut-être à obéir! Enfin, il annonçait le nom choisi pour la dynastie nouvelle et la date fixée pour l'intronisation.

Celle-ci ne devait jamais avoir lieu; un mouvement violent éclata, aussitôt connue la décision de Yuan Chi Kai. Le dictateur ne s'y trompa point cette fois; les temps étaient révolus, l'empire avait vécu. Le souvenir du Fils du Ciel ne

soulevait aucun enthousiasme dans la masse. Les décrets furent rapportés, la république rétablie et consolidée. Pékin, un instant inquiète, allait pouvoir reprendre la suite des jours heureux où l'insouciance est reine.

Mais les revirements subits précipitent, en Chine, les idoles de leur piédestal. Yuan Chi Kai, jusque-là considéré comme un être supérieur, avait montré qu'il n'était qu'un homme, avec toutes ses ignorances. Abandonné, impuissant à regagner l'autorité qu'il avait su faire accepter dans tout l'Empire, il tombait malade, et le 6 juin 1915, il mourait, d'une de ces morts mystérieuses et propices dont la Chine garde le secret.

Pékin continuait à vivre, et le lendemain même du décès de son maître temporaire, qui avait su du moins lui conserver un éclat magnifique, un nouveau Président apparaissait, Li Yuen Hong, qui devait commencer la série de ces chefs de l'exécutif sans attributions très définies, vagues représentants d'une unité chaque jour effritée, jusqu'à ce que des généraux, jadis soldats de deuxième classe, vinsent, en vrais démocrates, balayer les assemblées et imposer leurs fantaisies.

lui manque le sens de l'autorité et des ambitieux agissent à côté de lui, semant le trouble pour mieux accomplir leurs plans. Tchang Sun, gouverneur militaire qui a une armée à sa solde, fait décider la dissolution du parlement. Il est de fait que les premiers parlementaires chinois jouèrent de malheur, car, même dans ce pays où la durée est relative, leur instabilité est sans égale! Mû sans doute par l'espoir de jouer le premier rôle dans l'empire restauré, Tchang Sun rétablit, le 1^{er} juillet 1917, la dynastie mandchoue. Li Yuen Hong, prisonnier d'abord, put s'enfuir et gagner le quartier diplomatique, promu pour la première fois au titre d'asile des grands hommes déchus. Combien, depuis, vécurent des jours paisibles, en attendant meilleur sort, ou dans un pavillon de légation, ou dans une chambre de l'hôpital St-Michel ou même dans une caserne de « diables blancs »!

La Chine avait décidément perdu tout respect pour l'idée monarchique! Un tolle général s'éleva dans toutes les provinces et, de partout, des armées montèrent vers la cité redevenue impériale. Aux premiers coups de canon, Tchang Sun imitait Li Yuen Hong et se réfugiait dans le quartier diplomatique, choisissant toutefois, comme abri, une autre légation. L'histoire ne dit point si ces deux grands hommes se rencontrèrent, et c'est dommage, car je les imagine fort bien, se saluant très bas, échangeant leurs sou-

III

Une ombre enfantine perpétuait encore, dans la Cité interdite, le vague souvenir des fantômes du passé; Sueng Tong, rejeton débile de la dynastie Tsing, plus connu sous le nom de Pou Yi, auquel je ne sais qui eut l'idée d'ajouter le prénom d'Henri, y vivait une enfance heureusement inconsciente de tout ce qui se tramait autour de lui. Etrange destinée de ce dernier descendant d'une race conquérante, qui, après des années vécues dans la médiocrité, oubliée même de toute une nation, s'est vu récemment, de par la volonté des Japonais, mettre de force sur un fauteuil présidentiel! Déjà, en 1917, alors qu'il avait à peine treize ans, un général avait tenté de le hisser sur le trône de ses ancêtres et cet enfant, au visage vieilli dans l'ombre des cours désertes, avait régné 12 jours!

Li Yuen Hong, président sincère, avait cependant cherché à affermir les institutions républicaines, rétablissant la constitution, convoquant le Parlement, choisissant des ministres. Mais il